
Revue
Squeeze
6
hiver 2012

SOMMAIRE



Tête de gondole

Jacques Cauda

Au milieu des flacons, des petits pots *Danone*,
Et des meubles venus de Crémone,
Des marbres, des tableaux, des robes *Christian Dior*,
Qui traînent massées en plis d'or.

Dans une chambre bleue, bijou du groupe *Accor*,
Où l'air pourrissant nous mord,
Comme des bouquets mourants dans leurs pots rieurs,
Exhalent leurs huiles *Lesieur*.

Un cadavre sans tête court vêtu d'*Eminence*,
Répand sur l'oreiller qui danse,
Un sang rouge et vivant comme un bout d'*Olida*,
Un jambon, un pâté dada.

Et semblable aux visions qu'enfante la *Badoit*,

Et qui nous enchantent les doigts,
La tête dans l’amas de ses cheveux, blottie,
Dorée de ses bijoux *Tati*,

Sur la table de nuit, tout comme une *Adidas*,
Repose ; et de cette godasse,
Un regard vif mais blanc comme un rond d’*Upsa*,
S’échappe des œillets… fissa.



Barefoot

Marlène Tissot

Londres, 25 juin 2010. Treize heures. Les palissades orange du *Hard Rock Calling festival*. Hyde Park sous le soleil. Les gens plantés dans l'herbe comme des fleurs de vêtements multicolores. Tous attendent l'ouverture des grilles. Ça sent l'impatience douce, les joints qui tournent, la bière, la sueur. Ça sent le bonheur tranquille, l'été encore un peu fragile et le temps qui prend son temps.

Il y a ce type, pas très loin de moi et mes yeux qui s'arriment un instant sur ses pieds. Ses pieds nus. Le mégot qui tombe et qu'il écrase avec le talon. L'arrondi nu du talon qui presse et tourne lentement sa pulpe sur la petite braise de tabac blond. Je me demande si le gars a senti la brûlure. Je relève les yeux vers son visage et il m'adresse un sourire. À moi ou bien peut-être à quelqu'un d'autre. Difficile à dire. Ses yeux sont cachés sous des lunettes noires.

Les haut-parleurs crachotent un message incompréhensible.

Rapport à l'ouverture des portes, probablement. Le gars aux pieds nus se penche vers moi. *What did he say ?* il me demande. Mais je n'ai pas compris non plus. *Sorry I'm french*, je m'excuse.

Ensuite, je ne sais pas. C'est assez étrange. Les choses s'écoulent, comme le filet d'eau fuyant d'un robinet mal fermé. Ce gars et moi. Des litres de mots. On se rencontre à peine et c'est un peu comme si on se connaissait depuis toujours. On bavarde avec une facilité délicieuse. Il fait chaud sur nos épaules. Les peaux brillent. Les gens s'effleurent. La foule se presse doucement. Lorsque les grilles ouvrent, le gars me demande : *Tu restes avec moi pendant les concerts ?* Il sourit. Il s'appelle Shaun. Je hoche la tête.

Encore une bonne heure à tuer avant que la musique ne commence. Alors on bifurque vers les buvettes, faire le plein de bières puis on s'installe dans l'herbe, pas très loin de la scène. Les blondes maltées nous pétillent dans le gosier et les paroles cascadent. On se tricote une amitié en accéléré. Petites confessions, grandes questions existentielles. On finit par découvrir qu'on est nés le même jour. Certes, à quelques années d'écart. On compare nos cartes d'identité. On se moque des photos. On redevient enfants puis adolescents. Pas adultes, pas encore, c'est trop ennuyeux. On se raconte des trucs et les hasards sont parfois *amazing*. Ce ne sont pas des hasards, *everything is written*, prétend Shaun. *On devait se rencontrer*, il ajoute d'un air sérieux. Et on rit comme des imbéciles. Heureux.

Quand le premier concert débute, on s'est déjà jeté pas mal bières derrière la cravate. Vautrés dans l'herbe, on écoute la musique en regardant le ciel. Une immensité bleue et quelques oiseaux qui flirtent

avec le paradis. Autour, la foule est calme. Assise en tailleur ou allongée. Un peu ivre, comme nous. Un peu *high*, comme les oiseaux.

Quand les Hives débarquent sur scène, les choses s'électrisent. Ça se bouscule. Il faut se remettre debout si on ne veut pas se faire piétiner. Shaun me tend la main pour m'aider à me lever. Il laisse sa main serrée sur la mienne. On ne se regarde pas. Les yeux fixés vers les musiciens. Un arrière-goût de timidité puérile. J'essaie de réfléchir, mais je n'ai que du soleil dans les pensées. Je sens ses doigts enchevêtrés aux miens. C'est à la fois délicieux et inquiétant. Je me dis qu'il est jeune, que je suis mariée, qu'on a bu trop de bières. Je n'ai pas les idées claires. Quelque chose se trame. Je perds le contrôle. Il faut agir, rompre le charme, faire quelque chose, vite ! Trouver un prétexte, aller aux toilettes. *Je t'attends là*, me dit Shaun en retenant ma main, encore un peu. Son sourire. Putain, son sourire. Et ses yeux toujours planqués sous des lunettes noires.

Il y a la queue devant l'enfilade de baraques en plastique. Odeur de pisse caractéristique. À l'intérieur, j'essaye de ne toucher à rien. Le sol colle aux semelles. La chasse chimique ne fonctionne pas. En sortant, je fais un détour par des buvettes. Besoin d'encore un peu plus d'alcool. Pour tuer les bactéries. Pour enfumer les bêtes noires qui se mettent à ramper dans ma tête. Pour plumer l'oiseau bleu dans ma cage thoracique. Je ne devrais pas rejoindre Shaun. Je sais qu'il ne faut pas : j'en ai bien trop envie. J'achète deux bières et bifurque en direction de la scène. J'hésite, je traîne les pieds et puis je l'aperçois qui me fait des grands signes. Je le rejoins et lui tends une bière.

La foule se resserre. Les corps pressés les uns contre les autres. Ben

Harper entre en scène. Il dégage quelque chose de solaire quand il joue. Le plaisir visible qu'il prend à tenir un instrument. Comme si plus rien ne comptait. Le monde autour n'existe plus. L'instant a quelque chose de magique. Shaun glisse un bras autour de ma taille. Je me raidis. *Tu danses avec moi ?* il demande. Est-ce qu'on peut être deux personnes à l'intérieur de soi ? Avoir envie d'une chose et son contraire ? Je vide ma bière pour éviter de répondre.

Ben Harper quitte la scène. Les techniciens débarrassent le matos et préparent les instruments pour le groupe suivant. Shaun profite de la pause pour aller pisser. *Tu m'attends là ?* il demande. Et il prend des repères pour être sûre de me retrouver – la distance par rapport aux barrières, l'allée de gravier blanc sous nos pieds. Je le regarde fendre la foule d'une démarche légèrement alcoolisée. J'attends qu'il soit hors de vue. Je m'en vais.

Je m'installe de l'autre bout du parc. Ici il ne me trouvera pas. Trop de monde. Serrés les uns contre les autres à attendre Pearl Jam. Certains avec fébrilité. Je me sens mal. Abus d'alcool sans doute. Ou peut-être la fatigue. Ou tout ce que j'emprisonne dans ma peau. Je m'accroupis, la tête entre les genoux. Devant moi, un pauvre bourdon vole au ras du sol, dans une forêt de jambes. Je me sens un peu comme lui. Perdue. Une guitare retentit. Mike McCready. Le public hurle. Je me relève. La tête qui tourne. Une vague nausée. Le visage d'Eddie Vedder sur l'écran géant. Premières notes de *Given to fly*. Je m'envole. Longtemps. Loin. Seule.

Vingt-deux heures, les projos balancent leur peinture blafarde sur une foule un peu hagarde. Le sol est tapissé de bouteilles de bière. On

trébuche en se dirigeant tant bien que mal vers les sorties avec les accords de *Yellow Ledbetter* qui nous résonnent encore au creux du ventre. La station Marble Arch est fermée. Trop de monde. Direction Lancaster Gate. *Warning* : 78 marches pour rejoindre les quais. Des escaliers qui vrillent et s'enfoncent profond dans le ventre de la ville. On descend, on descend. Voyage vertigineux. L'impression d'une chute en accéléré. Retour à la réalité.

J'arrive chez F. Tout le monde dort. Je me jette sur le sofa. Les paupières serrées. Je voudrais ne pas penser. Je voudrais ne pas penser à Shaun.

Once upon a time I could control myself
Once upon a time I could lose myself
Try and mimic what's insane…

26 juin 2010. La nuit a été blanche. Impossible de dépasser hier. Impossible d'oublier comme je me suis sentie vivante l'espace de quelques heures. Émotions exacerbées. Quelque chose de nouveau qui aurait poussé en moi. Ou alors des sentiments dont j'aurais depuis longtemps oublié l'existence. Il me semble aujourd'hui n'avoir plus qu'un tourbillon de vide qui me distend le ventre. J'avance et Londres n'est même plus aussi belle qu'avant. J'avance et je laisse mes pensées plantées là. Je cours, j'essaye de les semer.

Rien à faire. J'ai beau lutter, l'image de Shaun repousse sans cesse à l'arrière de mon front. Ce qui s'est passé hier a ouvert la porte à tout un tas de questions que je tenais sous clef dans un recoin de ma tête.

Pourquoi ai-je cherché à fuir ce gars ? Et pourquoi ai-je l'impression de le regretter maintenant ? Est-ce que vraiment je n'ai rien ressenti ? Rien espéré ? Il y a un drôle de monstre en moi qui voudrait bien remonter le temps. Pouvoir réhydrater les heures fanées. Merde ! J'ai horreur de devoir être honnête avec moi. C'est tellement plus confortable de se mentir. Même par omission. La vérité crue c'est que je ne suis pas restée avec Shaun parce que je flairais le début d'une histoire s'achevant sur un plan cul dans des toilettes en plastique. Et j'ai toujours eu horreur des fins qui sentent la pisse.

Toujours le même problème : choisir entre regrets ou remords. J'ai fait mon choix. Reste une petite douleur, amère malgré tout. Et la désagréable sensation de porter un costume devenu subitement trop étroit. Ma vie et ce que je ne parviens pas à en faire. Sa manière de m'échapper et m'emprisonner à la fois. Comme si tout était devenu rigide. Alors j'avance. En espérant me perdre. Me perdre de vue.



Recette de nouilles chinoises

Hervé Grillot

T'arrives dans la cuisine parce que t'en as fini ailleurs. La cuisine, c'est comme partout, le bordel, le foutoir, mais tu t'en fous, personne ne soupçonne l'ampleur de ton ennui.

T'as pas faim, pas vraiment, mais tu DOIS faire quelque chose. Alors tu sors un paquet de nouilles chinoises, oui, ces portions qu'elle t'achète chez le type qui parle jamais, l'épicier d'en bas, un capharnaüm, un chaos, soixante centimes, c'est écrit, puis l'eau bouillante pendant trois minutes, c'est souligné.

T'extrais la casserole du bazar dans l'évier. T'as une envie de mettre de l'ordre dans ce chaos. T'as bien commencé mais t'es pas prêt d'en finir. L'eau, le gaz, l'attente.

Toi, ton idée c'était de changer de cœur, parfaitement, une transplantation cardiaque pour changer de sentiments. Et le docteur s'est mis à rigoler. Alors t'es parti.

Parti, avalé par le chaos, sans broncher. T'es rentré, t'as fait ce que tu DEVAIS faire, puis t'es là, à poireauter devant l'eau frémissante.

Tu coupes le gaz, tu remues même pas. Tu vas téléphoner aux gosses, dans le couloir :

—Voilà, c'est fait, vous aurez l'héritage.

Tu reviens sans regarder les corps, dans le salon.

Dans la cuisine, ça sent les nouilles chinoises.



Extra-ball

Albino Frankie

Ce soir-là, j'avais le blues. Sauce grand chasseur bredouille, aux fines hormones et groseilles. Bientôt trois cent soixante-cinq jours que mézigue n'avait pas tiré son coup, hein ! Il dépassait allègrement la douzaine de râteaux successifs, d'approches faisandées en tentatives merdiques, menaçant par là même de faire mentir la statistique. L'imparable et juste loi des probabilités succombait à celle des séries vicelardes et autres cercles foireux d'où le vice charnel était à son grand accablement bel et bien exclu. Aux grands maux les petits remèdes multipliés par deux. X docteurs ès mathématiques n'avaient tout de même pas fait tout çà pour rien, bordel !

Aussi je me tapai double ration de Cointreau-vodka avant de me décider.

Cette fois-ci serait la bonne.

J'allais m'en payer une sacrée tranche.

J'irais dans un de ces fameux bouges, voyez, de ceux où dessinées sur la devanture les gambettes enrésillées de pin-ups en apparence

heureuses de s’exhiber attirent les ratés du sexe autant que les phares des voitures les papillons de nuit affolés. On déniche facilement ce genre de rades : quand l’éclairage pâlit, quand le quartier devient sordide à souhait, peuplé de force treillis ivres à n’en plus distinguer les grades et autres crânes rasés aux regards exorbités de gargouilles mazoutées. On prendra soin de mettre au point sa petite excursion au préalable en effectuant un repérage sur une banale carte de la ville. En bon touriste. Primo, situons le camp militaire ; deuzio, la caserne ; et enfin, terzio, traçons au compas un cercle d’environ dix centimètres de diamètre autour de celle-ci. Connaissant l’envergure du contingent local ainsi que l’échelle de ladite carte, faites le calcul et obtenez une idée sensible du choix que l’on aura au sein de notre petit cercle. Certes on pourrait craindre que depuis la suppression du service militaire obligatoire, la diversité des lieux de dépravation ne subisse une dévalorisation dommageable. Mais que l’on se rassure, il n’en est rien. Car si l’armée se professionnalise, les écuries de putes également. Sur ces considérations optimistes claquai-je la porte de la caravane, dévalant quatre à quatre les huit escaliers du haut de mes seize étalons.

On était le douze décembre, les stalactites éclosaient à la barbe de papa Noël sur son glacial chemin et les sapins commençaient à baliser sévère. C’est pourquoi, afin d’aider à chauffer les pignes congelées ornant mon mat flétri en jolies boules rouges et dorées de circonstance, je me fis la réflexion comme quoi ce serait pas mal de se taper un petit grog dans le premier bar qui se présenterait à moi. J’entrai donc « chez Néné » et passai ma commande au comptoir. À ma droite, replié dans son coin et pour ainsi dire presque transparent le vieux poivrot tentait désespérément de se rouler son clope. Il avait vraiment l’air d’en chier. Je proposai de l’aider. Profitant par la même occasion de son tabac, je

m'en roulai une et lui collant aussi sec la sienne dans le bec j'allumai les deux successivement. Ayant tiré quelques bonnes barres sur ma tige et tombé d'un trait la moitié de mon godet, je rallumai la clope de mon voisin hoquetant qui d'une voix d'outre-tombe soudain articule :

— Fils, qu'est-ce tu viens foutre dans ce quartier pourri ?

— Figure-toi que c'est pour ça que je viens, justement.

— Quoi ? Les tapins qui boulottent les p'tits gars après le carrefour c'est ça ?

— Ben, je pensais plutôt aux bars à hôtesses en face, tu me suis ?

— Y a intérêt ! ahane mon poivrot aux yeux comme des ampoules qui viennent de s'allumer. Ça me rappelle de sacrés souvenirs ça, fils. Tiens, regarde ce bras comme il est tatoué. Vise un peu là, sous le poignard. Qu'esse tu vois ?

— Un cœur avec des initiales, je dis.

— Ouais, tout juste. Eh ben LC c'est pour Lee Chang, et on s'est rencontrés à Phnom-Penh, dans un boxon où qu'elle bossait. C'était juste avant la grande déconfiture. À l'époque, les légionnaires qui étaient en permission ne pensaient qu'à deux choses : se saouler à mort et baiser le maximum de bridées avant de repartir au combat. Mais moi, celle-là, j'avais bien l'intention de la ramener à la maison sitôt les festivités terminées ; hélas, le sort en décida autrement. Au moment où je tenais dans la pogne mon ticket de retour pour la casbah, les *niakoués* ont lancé l'attaque surprise finale. Nous ont mis à feu et à sang, les salopards ! Quand je suis sorti du coltard, j'avais les deux jambes dans le plâtre à l'hôpital militaire de Marseille. Et là, durant un mois les obus ont continué de me pleuvoir dans la courge avant que je me souvienne de ma petite Lee Chang. Un des gars de mon régiment, Boris, avait été rapatrié en même temps que moi. Dès qu'il a pu chier trois mots je lui ai demandé des nouvelles du claque où elle bossait.

« La boîte a pété dans les bombardements » qu'il a dit, et j'ai compris que je la reverrais jamais. Alors, comme je préférais garder en mémoire cette belle petite pépée plutôt que la grande boucherie, j'ai fait graver ses initiales sur ma peau.

L'émouvante tirade achevée, mon valeureux vétéran détourna de moi son regard chancelant pour se réfugier dans la brume de sa clope et de sa nostalgie. Son récit m'avait donné soif et je m'apprêtais à lui proposer une tournée quand je le vis commencer à piquer du nez dans son verre. Je me ravisai. Je n'allais pas me distraire de mon objectif ! Je réglai mon godet ainsi que celui du bidasse et m'engouffrai dans le froid de la rue.

Traversant le carrefour devant le dépôt SERNAM, je ne tardai pas à apercevoir le sombre rade que je savais se tenir là pour être déjà passé maintes fois devant en bagnole sans jamais avoir les burnes de m'y arrêter. Pourtant, dessinée sur la devanture, une réplique de Marilyn Monroe en nettement plus salace explicitait sans laisser au doute grande place ce que tout un chacun pouvait espérer trouver à l'intérieur. Je me décidai donc à sonner. Sur la porte trônait le laconique panonceau : « club privé ». Juste en dessous, un minuscule soupirail s'entrouvrit et un parallélépipède patibulaire me reluqua de ses yeux glauques avant d'annoncer :

— C'est pour quoi ?

— C'est pour entrer, je dis.

— C'est un club privé ici, Monsieur.

— Je sais. Justement je viens pour l'inscription.

— Dans ce cas...

Le malabar referme la persienne et d'un tour de verrou m'ouvre la

lourde.

Au comptoir, face à l'entrée, une brochette baveuse de boules-à-zéro tient conversation avec une grande blonde sexy qui leur sert des whiskies en s'interrompant tous les trois mots pour stopper d'un geste sec les paluches qui font mine de s'approcher de son pare-choc. Sitôt la même came en pogne, je me dirige sans piper mot vers les tables hautes disséminées à l'arrière-plan. Tout en sirotant je détaille les lieux et malgré la pénombre qui baigne la salle, je devine au fond une montée d'escaliers masquée d'une tenture en velours mauve. Tout à côté, trois garces perchées sur des tabourets hauts se partagent un flacon de gnôle en papotant. Celle qui me fait face m'aperçoit, adresse à ses consœurs un regard entendu et se lève afin de se diriger vers moi en tortillant du cul.

Elle parvient à ma hauteur, je suis comme hypnotisé par l'imposante paire de mamelles qui déborde de son corsage quand ses lèvres violettes laissent échapper :

— Salut, je m'appelle Johanna.

— Joli nom. Moi c'est Max.

— Le reste de la marchandise te plait aussi, pas vrai mon chou ?

— On peut rien te cacher, ma poule. Mais assieds-toi donc !

Je lui demande de quel pays elle vient, vu sa peau mate et son accent exotique.

— *Brasiléou*, elle dit.

— Chouette.

— C'est nous les plus grosses chaudasses de la planète, elle ajoute.

— Tu m'en vois ravi, je fais. Fêtons ça !

Je commande une vodka-gin pour elle et un whisky pour mézigue. Elle descend son verre en deux-deux et les glaçons n'ayant pas eu le

temps de fondre se retrouvent orphelins. Si sa baise est à la hauteur de son lever de coude, on va pas s'ennuyer ce soir !

— Tu veux monter, chéri ?

— Sûr, ma poule.

— T'as les jetons ?

— Les jetons ? Et pourquoi j'aurais les jetons ? je questionne, interloqué.

— Allez mon chou, fais pas le mariole, tu sais bien que si t'as pas les jetons, tu peux pas monter, elle dit.

— Je veux bien être pendu si j'ai les jetons, mais en tout cas j'ai des biffetons. Ça devrait faire l'affaire, non ?

— Bon alors suis-moi discrètement, faut pas que la vieille nous voie, vu qu'on paye d'avance ici.

Étant au garde-à-vous dans mon calecif depuis déjà un moment, j'obtempère en me promettant toutefois d'éclaircir cette histoire de jetons ultérieurement.

Quelques clichés des premières pages du Kama Sutra et une bonne giclée de foutre plus tard, elle encaisse le flouze dans son soutif en me suggérant de m'éclipser du clandé discrètement. Je me demande bien pourquoi il faut faire autant de manières mais après tout, j'ai eu ce que je voulais. Parce que question bagatelle, la bougresse ne s'était pas vantée, le Brésil vous sèche le sifflet en deux coups les gros ! En sortant, je salue Brutus en poste à la persienne qui me renvoie un sourire goguenard...

En repassant devant « chez Néné », je ne résiste pas à l'idée de me désaltérer et de vérifier si mon frère d'armes et d'amour a survécu à la noyade. Quand je m'approche du comptoir, il me lorgne de ses yeux

injectés et braille :

— Alors fils, comment que c'était ?

— Foutredieu, les Brésiliennes sont les plus grosses chaudasses de la planète !

— Ça vaut pas les Viêts, *bleu-bite* ! braille-il en tombant le fond de son verre cul sec. Puis il commande une tournée pour nous deux et manque de se casser la gueule de son tabouret haut.

On trinque à la santé de toutes les nanas de Phnom Penh, de Rio ou d'ailleurs. Je vais pour allumer les deux pipes que je viens de confectionner avec son tabac que me revient cette histoire de jetons. Aussi, avide de profiter de l'expérience de l'ancien combattant roi des bordels d'Indochine, je me mets en devoir de lui dresser un topo exhaustif de la situation. Malgré son état déliquescent, il ne peut réprimer un éclat de rire sonore devant ma mine incrédule, tellement fort que je me sens comme un jeune boutonneux à peine dépucelé.

— Écoute, fils. Je vais te mettre au parfum. C'est bien simple : la caserne donne aux trouffions en permission des jetons avec lesquels ils descendent en ville se payer du bon temps. Puis la pute refile les jetons à la maquerelle qui en fin de semaine monte au camp des garrigues se faire payer. Ça évite que les gars bousillent leur solde en passes, que les putes dissimulent les leurs, et pour finir tout le monde est content, du queutard au Colonel ! Surtout le Colonel, car ses petits gars sont plus obéissants quand ils sont détendus.

— Merde, c'est monstrueux, je dis.

— Non fils. Glisse un jeton et joue ta partie !

Puis croisant le regard réprobateur du patron il ajoute :

— Va pas t'aviser de parler de parler de ça en dehors du contingent nîmois, ça la foutrait mal.

— T'inquiète, *j'en parlerai pas*. Même sous la torture.

J'ai salué mon Héro de la Légion comme un haut gradé et suis sorti affronter le froid de la rue. En marchant sur le chemin qui mène à la caravane, je soufflais comme un phoque mais je me sentais plus léger qu'en partant. Le poids d'une paire de boules de Noël enguirlandée. Ou de celui d'un colifichet à l'effigie de notre bonne Vierge Marie, vous savez, celui qu'on place sur la cime du sapin. Et puis pour une de mes virées en ville, les dégâts collatéraux étaient négligeables.

Enfin j'avais un petit truc à *écrire*.



Le chien-chien à son maî-maître

Guillaume Siaudeau

Il le sort une fois le matin et une fois le soir. Le temps d'une crotte et de quelques filets de pisse. Pendant que son chien cavale entre les lampadaires, il s'imagine la vie qu'il aurait eu si la chance était tombée du bon côté. Mater le cul des passantes pendant que son chien pose un étron est une croisière bas de gamme qui embarque ses yeux. Alors pendant quelques minutes, avant que son cabot ne recommence à tirer sur la laisse, il s'empresse de rêver. Rêver trop vite revient à contempler un ciel bleu tourner aux nuages. Chaque fois qu'une passante le croise, s'engage une rixe entre un parfum fugace et l'odeur capiteuse de sa transpiration. Et le chien reprend à tirer. Alors il suit le chien en fumant un mégot et les voilà qui ressemblent à deux compères sans armures filant droit vers l'horizon belliqueux. Si le chien pouvait se barrer très loin il le ferait. Très loin sous les roues d'une bagnole ou tout en haut de la rue où il n'a jamais posé un étron. Mais lui retient la laisse en même temps qu'il admire les déesses descendre la rue et s'envoler dans son dos. Le soir quand il fait bien sombre, on se demande lequel des deux est au bout de la laisse. Lequel

des deux empêche l'autre de s'allonger sur la route pour attendre les roues d'un taxi ou d'un chauffard. Le soir quand il fait bien sombre, on se demande enfin lequel des deux croit voir le paradis tout en haut de la rue, là où chaque fois la même pute poireaute près du même lampadaire.



Steak cathare

Dani Frayssinet

Ami, dans ton tour de France des sites inscrits au Patrimoine de l'Humanité, ne fais pas Carcassonne sans passer jeter un coup d'œil au *Musée de la torture*. Tu le découvriras en longeant le mur, à droite du bureau de change, comme l'indique le magnifique dépliant si finement illustré de chaises à clous, de piloris, de machines à empaler les invertis par où ils ont pêché et rehaussé de quelques visages de suppliciés au dernier stade de l'agonie. C'est sans conteste l'une des visites les plus instructives que l'on puisse faire dans la Cité, si j'en crois la fille qui retape sur le seuil de cette échoppe du cauchemar.

C'est en cherchant à nous garder un tant soit peu du vent glacé qui transperce les rues de ce moyen-âge-land, que je verrais bien inscrit au patrimoine mondial des intempéries, que nous nous sommes retrouvés devant cette donzelle qui nous a harponnés d'un *Vous parlez français ?* parfaitement offensant, maintenant que j'y repense. Avant que j'aie pu faire un pas en arrière, elle me l'avait mis en main, son

puant fascicule. Et déjà son argumentaire se pétrifiait dans l'espace glacé qui nous séparait. Je ne l'écoutais pas. *Le Musée de la torture*, pensez si je connaissais : en visite à Carcassonne avec un groupe de jeunes du village, mon fils – alors âgé de 6-7 ans – y avait été conduit par les dames patronnesses de l'Association Familiale ! À son retour, nous avions eu une sacrée prise de bec avec la cheftaine de cette expédition quant à l'opportunité de traîner des enfants de cet âge dans un endroit pareil. Son argumentation reposait essentiellement sur le fait que les images du journal télévisé étaient au moins aussi *traumatisantes*. Je gardais traumatisantes et tentais de lui expliquer que non seulement mes enfants ne voyaient en aucun cas le JT mais que moi-même, je n'en étais plus capable depuis le siège de Sarajevo (1992-1996). Elle n'en démordait pas : c'était une visite historique, instructive, édifiante… en un mot : culturelle. Qu'est-ce que tu veux discuter avec quelqu'un pour qui les barbaries présentes sont un spectacle qui égaie le repas du soir et les atrocités passées un objet de culture ?

À l'autre, à l'ouvreuse de cet antre de l'obscurantisme et de la viande saignante, je lui ai dit que mon fils était déjà venu et que c'était une horreur qui ne se reproduirait pas. Je m'apprêtais à tourner les talons quand, fuyant son regard où l'enthousiasme payé au lance-pierre ne voulait pas se démentir, je suis tombé sur ces deux mots, en haut du dépliant : *Chateaux cathares*. Pan ! La deuxième lame qui hérisse le poil ! Le double effet qui secoue ! D'un coup d'un seul, comme dirait Desproges, la nausée (l'exploitation de la plus malsaine fascination pour l'horreur) et les mains sales (l'exploitation mercantile éhontée des trop mythiques cathares).

Franchement, il faut le voir, à quel point le cathare fait vendre. Je me demande si quelqu'un a déjà tenté de chiffrer le poids de *Cathare SA* dans le PNB de l'Aude. Ce doit être monstrueux. Tu prononces une seule fois le mot *cathare* et tu vois débarquer une nuée de paumés, d'Anglais, de retraités de l'enseignement, de déprimés qui cherchent quelque-chose-une-voie, d'illuminés de toutes les nouvelles spiritualités qui ont senti un-appel-une-voix-quelque-chose-quoi. Tous te suppliant à qui mieux mieux de leur vendre quelque chose. L'or des cathares, ne vous usez pas les yeux à le chercher dans les grimoires, il est dans la colonne Recettes des caisses des commerçants. Et quand tu vois, sur les foires, une espèce de ventripotent portant moustache, béret et tablier amidonné de graisse, en train de débiter du jambon d'origine inconnue sous un calicot *Aude Pays Cathare*, tu en appelles à tes lointains souvenirs. N'étaient-ils pas sauvagement végétariens, nos si purs hérétiques ? Si. Bien sûr que si. Des marchands de bidoche estampillés *cathare*, c'est un peu comme des témoins de Jéhovah qui vendraient du boudin au porte à porte. Ce n'est pas crédible pour deux sous. Aucune importance. Quand la bonne odeur de pognon monte des cendres du bûcher, la vraisemblance n'entre pas en ligne de compte. Les boutiquiers et les publitocards qui travaillent pour eux ont trouvé un filon. Ils l'exploitent, normal. Attendons-nous à voir fleurir de nouvelles références et entretemps... jouons.

Monségur, en voilà un nom qui sonne ! Cela ferait une excellente marque. De quoi ? De préservatifs, gagné !

Quéribus ? Facile : une eau minérale !

Peyrepertuse, qui sent son médical à trente pas, une tisane ! *What else ?*

Ne jurerait-on pas les avoir déjà entendus ces noms de marques, vus dans notre caddie, ces emballages arborant la croix occitane ?

Patience, ça vient. D'ici peu, le moindre nom de patelin de l'Aude aura été inscrit à la Propriété Industrielle. Et quand on voit tourner les broches de kebabs, on se dit que Simon de Montfort toucherait de sacrées royalties si ses droits n'étaient pas malheureusement éteints depuis des lustres.

Enfin, toujours est-il que nous avons fini par nous enfuir en laissant notre bateleuse de l'angoisse au milieu de son laïus. Qu'est-ce que tu veux répondre ? C'est toujours pareil : au risque de paraître lâche, on se retient d'être méchant et de moucher les gens. Et puis à moi, les arguments me viennent toujours avec un temps de retard. J'ai de la répartie, oui… mais une fois que je suis reparti. À cette damoiselle, si j'avais eu la présence d'esprit de lui dire que personnellement j'aurais bien mieux aimé un musée du viol et des sévices conjugaux, ça lui aurait peut-être cloué le bec. Par contre, je serais passé pour un beau goujat. Ce qui, pour un mec sensible et doux comme moi est pire que d'en être un en vrai. Et ce, même si c'est aux yeux d'une pauvre imbécile que je ne reverrai jamais et qui déblatère des monstruosités derrière un sourire ISO 9002.

En conséquence de quoi, je me suis limité à tourner les talons pour aller reprendre l'air sur les fortifications. Là, mon fils m'a donné la preuve que son précédent voyage lui avait quand même fait quelque profit. Il m'a appris que, contrairement à l'idée reçue, jamais aucune marmite d'huile n'avait été versée du haut d'aucun rempart. Trop chère, l'huile. Trop longue à porter à ébullition. Pour cette même raison, pas d'eau bouillante non plus. Non, des pierres. Des pierres et des boulets jetés sur les minus, du plus haut des mâchicoulis. Encore une image d'Épinal que la culture écorne et que le vent glacial balaye

en un instant !

En revanche, ce qui a perduré jusqu'à nos jours, c'est la cherté de l'huile et le souci de l'économiser. Il flotte dans les ruelles pavées de cette citée retapée-retapante une telle odeur de friture rance qu'on est en droit de se demander si l'huile où les frites frémissent n'est pas encore celle qui rissola le premier hérétique au bon vieux temps où l'on savait s'amuser entre bons chrétiens et où Carcassonne n'avait pas encore monté son dossier d'inscription au Patrimoine de l'Inhumanité.



Introduction

Trois ans en arrière nous nous promenions parmi les étaux de la *Comédie du livre*, la grosse foire littéraire organisée chaque année lors des premiers vrais beaux jours de Montpellier, fin mai – début juin. En littérature comme en hip hop, la différence de niveau se fait toujours en comparaison. Chacun balance sa sauce sur scène et voilà. C'est aussi le principe des marchés et des festivals. On s'y balade parce qu'il y a du monde, on croise machin chouette de la soirée de jeudi dernier, on va boire un coup, on repère Guignol qui passe à la télé et qui est vachement plus petit en réalité. Et puis, toujours, ce qu'il faut, c'est tomber sur la perle rare, sur une proposition inattendue qui creuse l'écart avec le reste.

Le *Chat Rouge* appartient à ce genre de coup de cœur. Avec une production de cabaret calée sur du papier bouffant, avec sa sélection d'auteurs excentriques des deux siècles derniers, les *éditions du Chat Rouge* naviguent au confluent du trouble fantastique et du style à l'ancienne. Il se tient là des découvertes extravagantes, des outrages ravageurs, des bouquets d'élégance perdue et, au-delà de l'esthétique

et du parti pris, un point d'accès à l'histoire littéraire. Car il n'y a pas d'objectif commercial prioritaire sur la comète du *Chat Rouge*, pas de notation par l'agence *Moody's* ou d'avantage premium. Simplement l'élémentaire triptyque de toute littérature intéressante : du sentiment, de la sueur et du bon goût.

À suivre un entretien sans entrave avec Gérald Duchemin – auteur et éditeur au *Chat Rouge*, suivi de quatre textes sélectionnés dans le meilleur grain-maison.

Quickie Squeezi

Toutes les infos et les livres du *Chat Rouge* ici : *http://www.lechatrouge.net*



L'interview

QUICKIE SQUEEZI : Bonjour Gérald. Peux-tu nous retracer en quelques mots ton parcours et l'histoire du *Chat Rouge* ?

GÉRALD DUCHEMIN : Bonjour Quickie je suis né à Alès, en mai 1968, suis titulaire d'une maîtrise en Lettres Modernes (UPV de Montpellier), et d'un DEUG en Droit (j'ai eu feu George Frêche en prof). J'écris, faute de me comprendre.

Tout est parti du refus, par lettre type, de Grasset *de publier* Carmélia*, mon premier roman, trois semaines après un coup de fil me signalant que l'équipe* Grasset *l'avait adoré... Moralité, chers écrivassiers, attendez un contrat par écrit avant de sabrer le champagne ou d'entrer en lévitation, sinon, vous chuterez comme un étron, à coups d'*Euphytose *et autres calmants légaux. Disons que la teneur en fantastique de ce roman avait posé problème ; je rappelle que* Carmélia *est une mansarde que je fais parler sur le ton de voix d'une* Tatie Danielle *de briques et de plâtre... Deux mois après cette claque en gueule, des amis, et notamment Jean-Luc Catanzano, ont décidé de publier, contre vents et marées, ce roman en créant le* Chat Rouge. *Mais au départ, c'était juste pour que ce livre existe. Et non seulement il a existé, mais il a eu comme une espèce de succès assez*

incroyable lors de la Comédie du livre *en mai 2002 (en trois mois on en avait vendu 500 exemplaires ; pour un ordre de grandeur, je souligne que la plupart des premiers romanciers chez les gros éditeurs, sauf succès public, ont une mise en place en librairie de ce chiffre, voire moins... Or à l'époque, nous ne faisions que les Salons du livre, et en Languedoc !)*

Ce n'est qu'en 2005, sous mon impulsion, que nous avons eu l'idée de republier des auteurs Fin de siècle, avec La Mandragore*, recueil génial de Jean Lorrain, créé par nos soins à partir de nouvelles et contes se rapportant à l'horreur animale... Je voue un culte à cet auteur oublié, homo assumé bien avant Gide ou Genet... Il est au moins aussi puissant que Maupassant, en bien plus pervers, gothique, et torturé... Lorrain, c'est le Balzac ou le Proust Fin de siècle, il est de ce niveau-là. Son* Crime des riches *(*Chat Rouge*, 2010), titre porteur encore aujourd'hui, regorge de nouvelles qui vous tranchent l'esprit, avant de l'envoûter par un style tout en nuances, cossu, imbibé de trouvailles à maudire l'injuste oubli qui frappe ce génie. Même tarif pour ses* Contes d'un buveur d'éther *(*Chat Rouge*, 2010), lequel a beaucoup plu aux Gothiques (mais pas qu'eux) de France et de Navarre. J'adore le petit peuple des Goths, d'une certaine manière, je suis des leurs. Suis fan d'Hocico, de Punish Yourself, de Vitalic (leur récent opus est génial), de Clan of Xymox, de Dead Can dance, de Depeche Mode, de Duran Duran (groupe solaire, mais qui propose parfois des pépites de noirceur parfaitement savoureuses, écoutez leur* Silva Halo*, ou leur* Night Boat…*), ou encore les bondissants et technoïdes Covenant, du Depeche Mode sous acide...*

Depuis 2007, Le Chat Rouge *est distribué à Paris, et ce sont les libraires parisiens, notamment ceux du Boulevard Saint Germain (*Écume des Pages, La Hune *!), du groupe* Gallimard*, les libraires*

aussi du XXème, le groupe l'Arbre à Lettres*, la fameuse librairie de Vincennes* Millepages*, et de bien courageux libraires (*Pippa*,* l'Antre-Monde*, etc., je peux pas les citer tous !), solides, à taille humaine, réfractaires à toute la merde* Amazon *et autres internationales liseuses pour gogos bobos… ce sont ces HUMAINS qui ont fait notre réputation et notre assise. Car, oui, un réel public de lecteurs nous suit et aime notre travail en des proportions de ventes plutôt flatteuses en ces temps de crise. À Montpellier,* Sauramps *nous soutient depuis le début dans la joie et la bonne humeur, merci Sandrine ! Tandis que* Le Grain des mots *nous boude par pur mépris de tout ce qui peut se passer en région… La défunte* librairie Molière *n'est pas prête à être remplacée sur Montpellier, je vous le dis !*

Comment fonctionne le *Chat Rouge* au quotidien ?

C'est complexe, vu que nous ne vivons pas, et ne cherchons pas à vivre, des ventes de nos ouvrages. Cela nous donne une sacrée longueur d'avance, en fait... et nous permet de proposer nos livres franco de port à tous nos libraires... chose impensable chez nos concurrents par exemple LOL ! Au quotidien, disons que c'est spartiate, en fait... Je me lève tôt, tape les textes, écris parfois les préfaces et notes, Jean Florensac (auteur de La merveille des petits livres*) fait de même, et mon collègue et ami Jean-Luc, lui, le financier, réceptionne les commandes, dresse les factures et envoie les colis, quant à Estelle Valls de Gomis, écrivain de talent (j'adore, son* Cabaret vert *est une absolue merveille), qui ne fait pas partie officiellement du* Chat Rouge*, mais qui fut mon éditrice pour* La laiteuse et son chat*, elle prend soin de notre site, c'est elle qui a crée ce visuel si élégant, ces fameux chats rouges sur un fond gris souris... Pour les jaquettes et illustrations, c'est à deux que ça se fait, M.*

Catanzano et moi. On pinaille, on rectifie, on rêve, on avance des idées, et on les concrétise souvent en une maquette faite à main levée, pour bien visualiser l'heureuse (ou malheureuse) rencontre, entre une couleur de papier, à forte teneur en coton, un titre, une police de caractère, et une vignette… Sinon, je pratique le jiu jitsu brésilien, et un peu de MMA, pour latter la gueule aux mauvais payeurs, ça te va ?

Quelles sont les valeurs portées par la littérature que défend le *Chat Rouge*, quelle est votre ambition éditoriale ?

Nos valeurs ? Sans doute celles véhiculées par toute la confrérie des huluberlus du Chat Noir*, ce fameux cabaret Fin de siècle, qui fut aussi une revue littéraire de haute volée (Verlaine, Mallarmé, Mirbeau, Lorrain, Mendès, Allais, Richepin, Rollinat, etc. y ont fait leurs gammes) à savoir, l'humour, la joie, la charnalité, le macabre, le merveilleux, le fantastique, le déliquescent, le décadent, la noirceur dans tous ses états, le hors-norme, la nature et le hors-nature... Bref la liberté de ton. Liberté est le maître mot je pense, car seule la liberté est capable de nous agrandir l'esprit. Ensuite, seule la liberté nous autorise à voir réellement le monde tel qu'il est (sans cache-sexe comme chez les religieux), ET tel qu'il n'est pas encore, ET tel qu'il ne sera jamais. Notre ambition ? Insuffler un peu de gaieté noire, et un brin d'élégance, dans ce monde de brutes... En gros. Faire réfléchir aussi, mais par d'autres moyens...*

Tu es un supporter de l'excentricité et des marges, pourquoi ne pas encourager une équipe plus conformiste ?

Un jour, promis, je viendrai dans chaque salon du livre, à poil, ou bien affublé d'un costume coruscant, rouge à motifs verts, et je ferai scandale. En attendant ce grand moment de gâtisme accompli, je dirai

qu'être supporter des marges et de l'excentricité, c'est une manière de continuer mon adolescence par d'autres moyens... J'aime l'idée de métamorphose, rien n'est plus beau qu'un bouton d'acné, car il promet un âge supérieur, il projette quelque chose, il jette quelque chose dans l'avenir... c'est un cocon de papillon... c'est du mouvement en soi, mais dans le temps... Maintenant, le conformisme a aussi sa raison d'être ; sans lui, d'abord, la marge n'existe pas... Ensuite je ne m'interdis pas de republier des auteurs naturalistes, voire conformistes, comme le merveilleux Gabriel Vicaire, à des galaxies d'un Baudelaire, ou d'un Lorrain, qui vous parle de Roses, de Fromages, et de Saucissons, mais avec quel talent !...

Comment perçois-tu la littérature actuelle et à quoi ressemblerait ton milieu littéraire idéal ?

D'abord, qu'appelle-t-on « littérature actuelle » ? Je ne sais pas ce que c'est... Si ce sont uniquement les têtes de gondoles des hypermarchés du livre, c'est du dégueulis à l'air libre. La puanteur devenant, on ne sait comment, un argument de vente, puisque plus ça pue, plus ça se vend. Bon, y a des exceptions aussi, je ne veux pas cracher sur tout ; d'abord, je n'aurais pas assez de salive. Perso, mes auteurs chéris, contemporains, s'appellent Jean Echenoz (un maître, je pense), Jean-Claude Pirotte (au moins aussi musical que Verlaine...), Régine Detambel, André Blanchard, Linda Lê, Gabrielle Wittkop (génie absolu), Murakami, Nothomb (certains uniquement), Georges Picard, Clément Rosset, Bertrand, Valls de Gomis, Ferric, Claude Louis-Combet, Bobin, Silhol, Pons, Robert Alexis, Jean-Pierre Otte, Chevillard, Cédric, Germain, Philip Roth, mais je ne saurais tous les citer... Donc pour moi, tout va bien, la littérature française se porte bien, très bien même, puisque je lis et admire sans compter des

auteurs vivants, à l'égal des anciens, voire plus... Quant à la littérature traduite, j'évite autant que faire se peut, puisque nous ne lisons pas l'auteur, mais le traducteur de l'auteur, hélas… Même si d'un point de vue narratif, les trouvailles anglo-saxonnes sont parfaitement traduites… J'aimerais lire Roth en V.O, par exemple... Un jour, qui sait ?
Quant à un éventuel milieu littéraire idéal, il n'existe pas... Laissons-le tel qu'il est ! C'est une merveille, car c'est sa crasse, sa médiocrité, toute la sanie de ses petites combinaisons, toute sa chlinguerie et sa fricaille, qui, par contrecoup, accouchent des pépites, et des auteurs que j'aime. La logique du fumier est encore plus vraie en littérature, chers amis...

Le *Chat Rouge* publie des auteurs du XIXème siècle, contemporains de Balzac et Flaubert qui nous ont ennuyé à mourir à l'école. Pourquoi devrait-on revenir sur la production littéraire de cette époque ?
D'abord, l'école est incapable d'une chose capitale : sélectionner tel ou tel auteur, en fonction de l'âge du piou-piou qui étudie... Comment voulez-vous qu'un gamin de 12-14 ans se projette sur un sentiment amoureux, ou encore une vie de couple, ou pire, un désamour ? C'est un non-sens, sans parler du vocabulaire abject dont certains programmes usent pour parler des textes... D'une fausse technicité, qui date des conneries universitaires des années 60...
À l'adolescence, Dumas, Jules Vernes, Agatha Christie, Stoker, Wilde, ou autres de cet acabit, sont plus indiqués que Flaubert, ou Balzac (excepté son Père Goriot*), sans parler de Robbe-Grillet ou Duras, imbuvables parfois, même pour des lettrés Ajoutons que la littérature fantastique ou merveilleuse (toujours méprisée par la sottise scolaire),*

telle qu'elle est proposée chez Tolkien, ou Edgar Poe, ou Richepin (son Coin des fous*, est hautement lisible par des adolescents !) passionnerait davantage la nouvelle génération… Seuls Molière, Voltaire, Hugo, Maupassant ou Baudelaire, (c'est juste un exemple, il y en a d'autres, bien entendu) à mon sens, sont capables d'envoûter les jeunes gens (non parce que ces auteurs seraient plus « simples », mais parce qu'une part de leur œuvre, par les thèmes abordés, reste accessible aux débutants en littérature). Les élèves sont des adultes en devenir, preuve qu'ils ne le sont pas encore. Balzac et Flaubert, Huysmans, Rabelais ou Proust, s'adressent non seulement à un public adulte, mais aussi à un public hyper lettré, aguerri. La littérature est un art martial à part entière... Chaque auteur, chaque étape. On ne devient pas ceinture noire sans travailler dur... La première étape est d'être capable de lire, de comprendre une histoire, bien avant d'en goûter le style... Maintenant, moi c'est le style qui m'a rendu sensible à la littérature, pas les histoires... Donc, on ne peut pas réellement théoriser tel que je le fais...*

Pourquoi rééditer les œuvres du passé ? Pourquoi relire Molière ou Rabelais ? Si on s'intéresse à un art, on en boit toute l'histoire, faute de quoi on reste un abruti total, inculte, donc incapable d'évaluer les contemporains par exemple... Savourer un lignage littéraire demande un minimum de connaissances... Sans parler de la création littéraire... Un auteur, qui n'aurait lu que ses contemporains, serait incapable de proposer une voix nouvelle. Ce serait un déchu avant l'heure. En salon, j'ai rencontré je ne sais combien d'apprentis-écrivains, qui m'avouaient ne rien lire, ou si peu, ni contemporains, ni grands maîtres. Je ne me privais pas du plaisir de les envoyer chier, et de leur faire comprendre que, de fait, ils n'avaient rien à dire.

Quant à rééditer des Lorrain, des Richepin, des Rollinat, des Nodier,

des Mendès, des Champfleury, c'est contredire l'oubli qui les a trop vite enterrés, et si injustement. Ensuite, je pense que notre époque bizarre, hirsute, incompréhensible, embrouillée de partout, violente, décadente, écrasante, complexe à un point de délire, et si comique par sa prétention de supériorité sur celles qui l'ont précédée, est faite pour les auteurs Chat Rouge*...C'est une fin de règne, que je perçois… Mais ce n'est qu'une intuition… D'où l'actualité des auteurs* Chat Rouge*, lesquels chantent plus que d'autres, la déliquescence joyeuse et le crépuscule, le macabre et le bizarre, le fantastique et le hors-norme... En période transitoire, j'en reviens au bouton d'acné, on vit dans un cocon qui pue, là où se profilent et s'engendrent les longues et lentes métamorphoses… On verra bien ce qui suivra. Ensuite, je suis sûr que nos auteurs Fin de siècle séduisent pour ces raisons-là certains écrivains contemporains, ou en devenir.*

Peux-tu nous présenter brièvement les auteurs que nous publions dans ce numéro de *Squeeze* ?

Théophile Gautier (1811-1872) est un pur génie, aussi important que Baudelaire, mais dont on oublie souvent la saveur libertine, forniqueuse, et joyeuse. Le poème ici choisi, La mort, l'apparition et les obsèques du capitaine Morpion *est une merveille d'humour... Tiens, voilà un poème pour les ados, en tous cas, certains pourraient l'apprécier je pense… Encore faut-il qu'ils se soient déjà gratté les poils du cul, du con, et du vit, et qu'ils aient eu l'expérience savoureuse d'en écraser les intrus... Bref un minimum de poils au cul, et au reste, est indispensable à l'appréciation de cette envolée poétique…* La comédie de la mort*, du même Gautier, qu'on croirait sortie directe du cerveau de Tim Burton, est dispo au* Chat Rouge.

Jean Richepin (1849-1926) fut taillé en Hercule, basané, docker, SDF,

acteur, journaliste, pugiliste, normalien, amant de Sarah Bernhardt, poète (Brassens l'a chanté…), aventurier, patriote, athée furibard, libertaire, hurluberlu au Chat Noir*, académicien, latiniste accompli, père de famille, fantastiqueur, dramaturge… Et surtout l'auteur d'une œuvre monumentale. Veuillez jeter un œil, et le bon, sur son recueil* Le coin des fous, Chat Rouge*, 2011.*

Jean Lorrain (1855-1906) est un des auteurs chéris du Chat Rouge... *« Ce qui m'aide à vivre c'est de savoir que je suis odieux à tant de gens ». Voilà ce qu'aimait à dire l'auteur du* Crime des riches. *Gay notoire et assumé, il ne se privait d'aucune provocation : « Hier soir j'ai calmé mes ardeurs entre deux débardeurs », par exemple. Il fut le journaliste le mieux payé de Paris. Sa langue de pute, vipérine à souhait, donnait à ses chroniques un ton enjoué de guerre permanente... Mais il est à redécouvrir pour sa drôlerie, ses bizarreries lexicales, son sens du farfelu et du merveilleux, la majesté de ses phrases, et son acuité de regard comparable à celui de Proust.*

Gérald Duchemin (1968-pour l'autre date l'affaire est à suivre, patience…), est un auteur mondialement inconnu. Fidèle au Chat Rouge *pour la simple raison qu'il est payé, et que ses livres sont addictifs au toucher, il a publié* Carmélia *(2002),* L'échafaud ou l'excentrique Monsieur Céraste *(2003), « Céraste » étant le nom véritable d'une variété de vipère),* Petits contes macabres *(2008),* La laiteuse et son chat *(2010), et en 2012,* La maison-livre *(salué par* Le Magazine Littéraire *de septembre, ma petite fierté), tous dispos au* Chat Rouge*. Un jour un grand éditeur fera gros bruit avec son nom. Du moins, c'est tout le mal que je me souhaite… On ne se refait pas.*

Avec *Le Possédé*, Jean Lorrain livre, dans un style fulgurant, un

portrait effroyablement actuel de l'ordinaire humain. Reste-t-il quelque chose à écrire aujourd'hui ?

Ah oui ! Un truc hallucinant cette nouvelle... N'est-ce pas ? Sa description des passagers du tramway est dantesque, et d'anthologie... C'est surtout criant de vérité, 100 ans après… Ces Contes d'un buveur d'éther *sont comme un roman sur le Paris Fin de siècle, et comme un avant-poste du Paris d'aujourd'hui, hélas... Mais nous observerons les mêmes tronches blasées, déchues, carnavalesques et horribles, anémiées, usées de défaites, dans le Tram de Montpellier, pas de souci... Reste aux auteurs d'aujourd'hui à réécrire tout ça, à réenchanter cet étouffoir, à y instiller une électricité, une énergie, propre à nous… Sans oublier la solitude inédite due à l'usage du téléphone portable… Grâce à lui, les gens parlent de plus en plus seuls, dans les rues, même s'ils marchent à deux, un comble... Reste aux écrivains d'aujourd'hui à bien pointer du doigt toute la dématérialisation en cours... à ne pas être dupe des « avancées technologiques »... Sans parler de l'incroyable violence du monde d'aujourd'hui... Il reste des millions de choses à écrire ! À vos plumes, ou à vos claviers, nom de diou !*

Dans les coulisses de ce que tu m'as envoyé pour faire le numéro j'ai trouvé cette phrase « C'est dire si sa plume commence à sentir le pot-au-feu ». Le pot au feu c'est un truc mou, qui met longtemps à cuire et qu'on a réchauffé cinquante fois. Un auteur est-il forcément moins intéressant quand il perd sa fraicheur ou son audace ?

Écrire impose d'être audacieux... Sinon, on mitonne de la soupe (parfois bonne et nourrissante, mais de la soupe, bue et rebue cent fois...). Par exemple, en littérature, aujourd'hui, l'audace n'est pas de

singer un Houellebecq, une Angot, ou un Bret Easton Ellis, ou de malmener la grammaire au point où le lecteur se dit que l'auteur va écrire papa avec trois « p »..., mais de prendre à contre-pied cette littérature... Écrire, par exemple, une page lumineuse sur le sexe avec la richesse joyeuse du vocabulaire Moyen Âge... ou rabelaisien... Connaître sa langue, l'actuelle, celle parlée, mais aussi, celles des strates successives des siècles dits « morts », c'est même hallucinant de trésors... Pour moi, l'audace viendra d'un grand connaisseur de la langue dans TOUS ses états... Vous verrez.
À ma mesure d'écrivain débutant, je ne brocarde absolument pas la langue actuelle, bien au contraire, mais je la choisis, je n'en suis pas le régurgiteur aveugle et bêta, je prends ce qui me plaît... Certains mots me bottent : kif, lol, zieuter, tuerie (dans un sens positif, si symptomatique de notre époque violente...), mailer, etc. Je cherche le choc, l'ivresse du choc entre ces mots nouveaux, et ceux plus inactuels à l'oreille moderne... mais si vivants pour tout lettré qui se respecte. Syntaxiquement, ma phrase est on ne peut plus moderne, brève, truffée d'incises, de découpages nerveux, mais certains critiques me relèguent à la seule tradition XIXème, du fait d'un certain choix sémantique. Ce qui est réducteur, même si ce n'est pas totalement faux, bien entendu.

Les publications (papier) du *Chat Rouge* sont particulièrement classes et soignées. Bien sûr, la forme de vos livres répond à votre positionnement éditorial et aux nécessités du marketing mais au-delà, peux-tu nous en dire plus sur la façon dont tu conçois idéalement le livre comme objet ou comme support de lecture ?
« Nécessité du marketing », je te le dis direct, je ne sais pas ce que c'est !! Nous faisons selon notre bon plaisir, sans impératif venu de je ne sais où, sans subvention, et je fais fabriquer les livres (en France, à

Montpellier même) que je rêverais d'avoir en mains... Notre charte graphique est venue par hasard, ou plutôt par manque de moyens financiers... Nous ne pouvions tout bonnement pas payer un vrai illustrateur, ou un photographe... Nous avons fait avec les moyens du bord. Or le dessin, la vignette, sur le papier par nous choisi, s'est avéré extrêmement visuelle... Ça tranchait tellement avec tout ce qui se fait actuellement que du coup, nos ouvrages ont eu une vraie visibilité en librairie, d'où notre petit succès à Paris...

Je dis et je redis, que le livre en tant qu'objet est un excitant intellectuel, au même titre que le thé ou le café... En outre sa durée de vie est cent fois supérieure à ces liseuses honteusement vendues à prix d'or... Perso, j'écris sur mes livres. J'investis les marges. J'infeste la page du dépôt légal... J'écris et je lis, quasi en osmose... Mais c'est un truc d'écrivain, je reconnais. Le papier, par sa teneur en végétal, nous fait du bien, par lui-même... J'adore Internet, en revanche ; je ne peux plus m'en passer, je tchate, je maile, je surfe et télécharge comme tout le monde... Mais pour moi, Internet a remplacé la TV, pas du tout le livre... Je ne lis pas sur Internet, je fais toujours une sortie papier, pour plus de confort, pour souligner, pour reprendre plus tard, pour être libre de le lire quand je veux... J'espère que Squeeze *sortira un jour en version papier, ce serait génial !!! Croisons les doigts... Car, et oui, le papier reste... longtemps vivant...*

Tu sais qu'en ce moment on trouve gratuitement du Jean Richepin et consorts du domaine public dans tous les formats numériques. C'est même devenu un argument pour vendre des liseuses. N'est-ce pas une nouvelle chance pour les auteurs oubliés ?

Les liseuses sont créées, orchestrées, défendues, mises en place, par les Internationales qui cherchent à dématérialiser le monde, pour

mieux l'assujettir à leur loi, à leur ignoble profit... Je ne les crains plus, j'ai compris... Quant aux formats numériques des œuvres, ma foi, si des gens parviennent à lire ainsi, tant mieux pour eux, (à propos de Proust dispo en numérique, ce serait, paraît-il, une totale cata, vu le nombre incroyable de coquilles, de phrases oubliées, and so on, *comme diraient nos chers* British*…) mais tous les amoureux, je parle des vrais amoureux de la littérature, pas les occasionnels à l'heure du thé et des mondanités, ceux qui ne vivent que par elle, ceux pour qui c'est une sorte de religion, le numérique est chose déjà obsolète et ringarde… D'ailleurs, j'ai observé en* Fnac *et chez* Virgin*, que ce sont des gens d'un certain âge qui les achètent et consultent ces liseuses, peur de ne pas être dans le coup... Pour l'heure, en France, le* e-book *ne fait même pas 2 % du marché du livre... Une misère... Sans parler du fait que son succès américain est un contre-exemple, car les Américains n'ont plus de librairies depuis des lustres ! Et quand ils ont un best-sellers, ce sont de petits chiffres… Au Japon, pays vraiment littéraire comme l'Allemagne, le* e-book *n'a absolument pas remplacé le livre, bien au contraire, il a juste pris des parts de marché en BD, en manga, en livre de cuisine, et autres livres de sciences humaines. Le* e-book *ne dépassera pas le chiffre des livres-CD, très bons d'ailleurs...*

Pour finir un mot sur l'actualité du *Chat Rouge* ?

Notre plus récent bébé est une anthologie consacrée aux chats ! J'adore ce bouquin, qui a déjà un certain succès à Paris, les réassorts se multiplient depuis 15 jours, pour notre plus grand bonheur. Sur les étals des libraires sont disponibles encore Les déliquescences d'Adoré Floupette*, un petit volume hilarant comme on n'en fait plus, ainsi que* Le coin des fous*, recueil de nouvelles par Jean Richepin, quasi en*

voie d'épuisement chez nous. Les commandes sont presque quotidiennes depuis la chronique sur France Culture *et l'article du* Magazine Littéraire *(septembre 2012), consacré au* Chat Rouge.
Nous préparons dans le plus grand secret (LOL...), un recueil de poésies libertines de Théophile Gautier, ainsi que la republication d'un chef d'œuvre, Les oiseaux bleus*, recueil de contes de Catulle Mendès, lequel réinterprète Charles Perrault à la sauce Fin de siècle… Deux autres titres sont en préparation pour septembre 2013… Dont un Lorrain. Quant à 2014, le programme est déjà quasi fixé, avec des surprises à la clef.*

Je te remercie, cher Quickie Squeezi, de me donner la parole aussi librement, c'est rare… Quelque part, t'es un Chat Rouge *toi aussi !*



La mort, l'apparition et les obsèques du capitaine Morpion

Théophile Gautier

I

Cent mille poux de forte taille
Sur la motte ont livré bataille
À nombre égal de morpions
Portant écus et morions.

Transpercé, malgré sa cuirasse
Faite d'une écaille de crasse,
Le capitaine Morpion
Est tombé mort au bord du con.

En vain la foule désolée,
Pour lui dresser un mausolée,

Pendant huit jours chercha son corps…
L'abîme ne rend pas les morts !

II

Un soir, au bord de la ravine,
Ruisselant de foutre et d'urine,
On vit un fantôme tout nu,
À cheval sur un poil de cul.

C'était l'ombre du capitaine,
Dont la carcasse, de vers pleine,
Par défaut d'inhumation
Sentait le maroilles et l'arpion.

Devant cette ombre qui murmure,
Triste, faute de sépulture,
Tous les morpions font serment
De lui dresser un monument

III

On l'a recouvert d'une toile

Où de l'honneur brille l'étoile,
Comme au convoi d'un général
Ou d'un garde national.

Son cheval à pied l'accompagne ;
Quatre morpions, grands d'Espagne,
La larme à l'œil, l'écharpe au bras,
Tiennent les quatre coins du drap.

On lui bâtit un cénotaphe
Où l'on grava cette épitaphe :
« Ci-gît un morpion de cœur,
Mort vaillamment au champ d'honneur. »



Le possédé

Jean Lorrain

Au docteur Albert Robin.

« Oui, me déclarait Serge, il faut que je m'en aille, je ne peux plus demeurer ici ; et ce n'est pas parce que j'y grelotte, tout l'organisme à jamais refroidi par les pintes de sang que les chirurgiens me soutirent depuis des mois. Le coffre est encore bon, Dieu merci ! et avec des précautions je suis relativement sûr de mes bronches ; mais je ne peux plus hiverner ici, parce que, dès les premières bourrasques de novembre, j'y deviens halluciné, quasi fou, en proie à une obsession vraiment affreuse : en un mot, parce que j'y ai peur. »

Et, devant la fixité de mon regard : « Oh ! ne va pas croire à des troubles d'éther ! Je suis guéri, radicalement guéri ; je suis intoxiqué d'ailleurs et le poison qui, il y a deux ans à peine, répandait dans tout mon être une alacrité d'air plus vif avec je ne sais quelle délicieuse sensation d'impondérable, l'éther aujourd'hui me rompt bras et jambes

et j'ai gardé pendant trois jours dans tous les membres une véritable courbature, la dernière fois, il y a un an de cela, que j'en ai respiré.

Au reste, pourquoi en prendrais-je ? Je n'ai plus ni insomnies ni étreintes au cœur. Ces gonflements et ces lourdeurs d'éponges sous le côté gauche, ces atroces sensations d'agonie qui me dressaient brusquement sur mon lit avec sur toute ma chair moite le frisson de la petite mort, tout cela n'est plus pour moi qu'un lointain cauchemar, comme un vague souvenir des contes d'Edgar Poe qu'on aurait lus dans son enfance, et vraiment, quand je songe à cette triste période de mon existence, je crois l'avoir moins vécue que rêvée.

Et pourtant, il faut que je parte, je retomberais malade dans ce Paris fantomatique et hanté de novembre ; car le mystérieux de mon cas, c'est que j'ai la terreur non plus de l'invisible, mais de la réalité. — De la réalité ? » Et comme j'appuyais intentionnellement sur les mots, un peu dérouté par ce dernier aveu : « De la réalité ! répétait Serge en scandant chaque syllabe, c'est dans la réalité que je deviens visionnaire. Ce sont les êtres en chair et en os rencontrés dans la rue, c'est le passant, c'est la passante, les anonymes même de la foule coudoyés qui m'apparaissent dans des attitudes de spectres, et c'est la laideur, la banalité même de la vie moderne qui me glacent le sang et me figent de terreur. »

Et, s'asseyant brusquement sur un coin de table : « Ce n'est pas d'aujourd'hui, tu le sais, que je suis visionnaire. Quand j'étais un misérable damné de l'éther, tu m'as vu en deux ans changer trois fois d'appartement pour échapper à la persécution de mes rêves ; je peuplais littéralement les chambres de fantômes ; ils étaient en moi et, dès que je me trouvais seul dans quelque pièce close, l'atmosphère ambiante, toute grouillante de larves, comme une goutte d'eau vue au microscope l'est de microbes et d'infusoires, laissant transparaître à

mes yeux d’épouvantables faces d’ombre. C’était l’époque où je ne pouvais promener mes regards dans la solitude de mon cabinet de travail sans voir surgir d’équivoques pieds nus au ras des portières ou d’étranges mains pâles dans l’intervalle des rideaux ; l’affreuse époque enfin où l’air que je respirais était empoisonné par d’horribles présences et où je me mourais, exténué par d’incessantes luttes contre l’inconnu, à demi fou d’angoisse au milieu de blêmes rampements d’ombres et d’innombrables frôlements.

Mais que tout cela est loin ! Je suis guéri, Dieu merci ! J’ai retrouvé mon appétit et mon sommeil de vingt ans, je dors comme un loir, je mange comme un ogre et tout cet été j’ai couru la montagne avec un entrain d’écolier ; et pourtant, il faut que je m’en aille, et cela au plus vite, car l’ignoble névrose est là qui me guette et m’attend ; la peur est en moi, et moi qui me connais, j’ai peur de cette peur. »

Serge s’était levé ; il arpentait maintenant la pièce à grands pas, les mains croisées derrière le dos, le front comme buté et les yeux au tapis de haute laine : tout à coup, il faisait halte. « As-tu remarqué comme la laideur des gens rencontrés dans la rue, des petites gens surtout, ouvriers se rendant à leur travail, petits employés à leur bureau, ménagères et domestiques, s’exaspère et s’aggrave d’aspects quasi fantastiques dans l’intérieur des omnibus ! Avec les premiers froids, cela devient terrible. Est-ce le souci quotidien des basses besognes, le poids déprimant des préoccupations mesquines, la terreur des fins de mois, des échéances et des dettes qu’ils ne payeront jamais, la lassitude de tous ces sans-le-sou aux prises avec la vie, une vie rance et sans imprévu, toute la tristesse même d’exister sans une pensée un peu haute sous le crâne ou sans un rêve un peu vaste au cœur ? Toujours

est-il que je n'ai jamais vu nulle part plus ignobles caricatures du visage humain ! Cela en devient hallucinant. Est-ce le sentiment de leur laideur tout à coup mise face à face, la brusque détente de l'organisme s'oubliant une minute sur la tiédeur des banquettes ou la délétère influence de l'atmosphère empuantie ? Mais un subit avachissement semble s'emparer de tous les êtres entassés là ; ceux qui sont debout luttent encore, préoccupés animalement de ne pas tomber de la plate-forme ; mais les grosses dames écroulées aux quatre angles de l'intérieur, les vieux ouvriers aux doigts noueux, aux pauvres nuques jambonnées par le froid, aux pauvres cheveux rares, et la physionomie chafouine des bonnes en course, l'air chlorotique et vicieux, les yeux obliques, toujours chavirés d'un coin à l'autre sous les paupières flasques, d'équivoques messieurs boutonnés jusqu'au cou dont on ne voit jamais le linge ; peut-il exister, mon cher, sous la terne clarté d'une journée de novembre, un plus morne et répugnant spectacle que celui d'un intérieur de tramway ? Le froid du dehors a durci tous ces traits, comme figé tous ces yeux et contracté ces fronts qu'il a coiffés d'un casque ; les regards vitreux, sans expression, sont des regards de fous ou de somnambules. S'ils ont une pensée, c'est pis, car la pensée est ignoble ou sordide et les regards sont criminels ; on n'y voit luire et passer que des éclairs de lucre et de vol ; la luxure, quand elle y apparaît, est vénale et spoliatrice ; chacun, en son for intérieur, ne songe qu'aux moyens de piller et de duper son prochain. La vie moderne, luxueuse et dure, a fait à ces hommes comme à ces femmes des âmes de bandits ou de gardes-chiourme ; l'envie, la haine et le désespoir d'être pauvre font aux uns des têtes aplaties et revêches, des faces aiguisées et retorses de musaraignes et de vipères ; l'avarice et l'égoïsme donnent aux autres des groins de vieux porcs avec des mâchoires de requins, et c'est dans un bestiaire, où chaque bas instinct

s’imprime en traits d’animal, c’est dans une cage roulante, pleine de fauves et de batraciens cocassement vêtus comme les personnages de Grandville de pantalons, de châles et de robes modernes, que je voyage et circule depuis le commencement du mois.

Car je n’ai pas vingt-cinq mille francs de rente, moi, et je prends le tramway, tout comme mon concierge. Hé bien ! Cette perspective de cohabiter, ne fût-ce qu’une heure par jour, avec des hommes à tête de pourceaux et des femmes à profils de volailles, hommes de loi pareils à des corbeaux, voyous aux yeux de loups-cerviers et trottins de modistes à faces aplaties de lézards, cette promiscuité forcée avec tout l’ignoble, l’innommable de l’âme humaine remontée soudain à fleur de peau, cela est au-dessus de mes forces ; j’ai peur, comprends-tu ce mot ? J’ai peur !

L’autre jour, pas plus tard que samedi, l’impression de cauchemar a été si forte (c’était dans le tramway du Louvre à Sèvres et la détresse d’un paysage de banlieue, les quais déserts de l’avenue de Versailles exacerbaient peut-être encore l’angoissante laideur de tous ces visages), que j’ai dû faire arrêter et descendre en pleine solitude des berges du Point-du-Jour. Je ne pouvais plus en supporter davantage ; j’avais, aiguë à en crier grâce, la conscience que tous les gens assis en face et autour de moi étaient des êtres d’une autre race, à moitié bêtes, à moitié hommes, des espèces de spectres ayant vie, produits d’ignobles de je ne sais quels monstrueux coïts, espèces d’anthropoïdes plus près de l’animal que de l’homme et incarnant chacun un instinct bas et malfaisant de bêtes puantes, de grands carnassiers, d’ophidiens ou de rongeurs.

Il y avait entre autres, juste devant moi, une plate et sèche

bourgeoise au long cou granulé comme celui d'une cigogne, aux petites dents dures et écartées dans une bouche béante de poisson et dont l'œil à paupière membraneuse, à pupille extraordinairement dilatée et béate, effarait. Cette femme était la sottise même, elle l'incarnait et l'identifiait d'une façon définitive, et un effroi grandissant me poignait, l'effroi qu'elle n'ouvrît la bouche et n'émît une parole : elle eût, j'en suis sûr, gloussé comme une poule. Cette femme était de basse-cour, et une grande tristesse, un navrement infini me prenait devant cette dégénérescence d'un être humain.

Une broche camée agrafait les deux brides d'un chapeau de velours mauve. J'ai préféré descendre ; et tous les jours, en tramway, en omnibus, en wagon même, où la clarté des lampes, les mêmes profils d'animaux se dégagent lentement des faces entrevues, et cela pour moi seul, rien que pour moi. C'est une possession, que veux-tu ?

Aussi, j'en ai pris mon parti, je fuis cet enfer, je pars. »



Les sœurs Moche

Jean Richepin

« Pourquoi je ne suis pas resté à Paris ? Pourquoi je n'ai pas cherché, comme les autres camarades de la bande, à y faire mon trou ? Parce que j'ai senti que, dans ce trou, je m'y enterrerais. Parce que je me suis aperçu, un beau jour, que j'avais et que j'aurais de plus en plus Paris en horreur, à cause de son écœurante et annihilante banalité.

— Tu dis ?

— Je dis qu'à Paris tout le monde se ressemble.

— Tandis qu'en province…

— Va, va, blague la province ! Remâche un de vos vieux clichés, Parisien nourri d'idées toutes faites ! Dis-moi que la province est une mare et que Paris est une mer, que dans la mare on croupit, et que sur la mer on navigue, on se bat, on découvre des Amériques, et patati et patata ! Mais moi aussi, je peux rhétoriquer, si je veux. Je te répondrai que dans la mare il y a des fleurs, des grenouilles, et bien d'autres choses encore, que vous ignorez. Et puis, dans ta mer si tempétueuse,

jettes-y donc des silex, même des diamants ! Avec son flux et son reflux, elle en fera des galets, voilà ! Mais assez de rhétorique ! Et zut pour ton Paris !

— Allons, tu es toujours le même original.

— Et je ne suis pas le seul ici, heureusement. C'est bien pourquoi je m'y plais. Sais-tu qu'ici, dans ma pauvre mare, il existe au moins une douzaine de cerveaux pensant par eux-mêmes, ayant des idées à eux, raisonnables ou extravagantes, mais à eux ? Pourrais-tu m'en citer autant à Paris, voyons ?

— Le paradoxe est amusant.

— Mais ce n'est pas un paradoxe. C'est une vérité, que diable ! Et je n'en ai pas l'étrenne, d'ailleurs. Balzac, que tu aimes, et qui s'y connaissait, je crois, en caractères, a dit quelque part : « Il n'y a d'originaux qu'en province ». Ah !

— Balzac avait peut-être raison, somme toute, et la chose, à la réflexion, peut se soutenir.

— Mais elle crève les yeux ! Mais il ne saurait pas en être autrement. Songe donc au renfermé de la vie en province, à toutes les précautions qu'il y faut prendre contre une curiosité toujours menaçante, à la culture secrète et intensive qu'y acquiert la passion, au gras fumier d'hypocrisie dont s'y nourrit le vice.

— Gare ! La rhétorique te guette à ton tour. Ce sont là des phrases.

— Ah ! Monsieur veut des faits ! Monsieur se documente sans doute, histoire de ne pas perdre son temps en province ! Il te faut une fleur, une grenouille, de ma pauvre mare ! À l'occasion, tu ne serais pas fâché d'avoir trouvé ici quelque sujet de roman, de nouvelle. Eh bien, je vais t'en donner un, tiens ! Moi, j'y ai rêvé souvent. Si j'étais romancier, au reste, je n'oserais pas l'écrire. Mais toi, un Parisien, tu oseras peut-être. Attention ! Te rappelles-tu les sœurs Moche ? »

Certes, je me les rappelais. Comment aurais-je pu les oublier ? Elles m'avaient fait tellement peur, quand j'étais petit ! Et, plus tard, quand j'avais commencé à regarder les choses et les gens en essayant d'y comprendre quelque chose, elles m'avaient paru d'abord si étranges d'aspect, puis si spécialement symboliques dans leur étrangeté !

Au temps de mon enfance, quand j'allais à l'école dans cette petite ville, les sœurs Moche étaient déjà deux vieilles femmes, ou, du moins, me semblaient telles, quoiqu'elles n'eussent pas alors plus d'une cinquantaine d'années environ. Mais elles étaient si maigres, si ridées, si ratatinées, qu'elles me faisaient l'effet de deux antiques sorcières.

Toujours ensemble, toujours vêtues de noir, trottinant d'un pas furtif, furetant partout du regard avec leurs petits yeux de souris, elles étaient la terreur de la marmaille à cause de leur grosse voix et à cause d'une moustache grisonnante qui leur obombrait la commissure des lèvres. Elles se plaisaient à inspirer cette terreur, vraisemblablement ; car, lorsque des marmots passaient près d'elles, elles rognonnaient en haussant le verbe, dardaient leurs regards en vrille, et brochaient des babines de façon à hérisser leurs pinceaux de poils. Et les gosses de se sauver en glapissant !

Les sœurs Moche n'étaient pourtant pas de méchantes filles. Je l'appris quand je fus plus grand et revins, collégien en vacances, puis apprenti homme de lettres se mettant au vert dans la petite ville si calme où s'étaient retirés mes parents. Je sus, par eux, que les sœurs Moche étaient simplement de vieilles dévotes, assez riches, fort

bienfaisantes aux pauvres, ne fréquentant personne, très promeneuses entre les offices, et dont l'unique défaut était de ne pas aimer les enfants.

À part cela, on ne pouvait guère leur reprocher qu'une chose : c'était leur qualité d'étrangères au pays. Elles étaient venues s'y installer à quarante ans, sans que l'on sût pourquoi ; car elles n'y avaient ni parents, ni connaissances.

Quant à leur façon de vivre sans bonne, on l'approuvait généralement. Deux femmes seules, même dans l'aisance, n'avaient-elles pas raison de faire leur marché, leur ménage et leur cuisine, elles-mêmes ? S'il leur plaisait, par surcroît, de confectionner en personne leurs vêtements en deuil perpétuel, avait-on le droit de leur en vouloir, si tel était leur goût ? Il n'y avait pas à les taxer d'avarice. Elles étaient si généreusement aumônières !

Et donc, même dans cette petite ville cancanière, elles étaient unanimement estimées ; et, selon l'expression de là-bas, quand on avait dit les sœurs Moche, on avait tout dit.

Il va de soi que, là-dessus, frais émoulu de la lecture de *Un cœur simple*, j'avais imaginé tout un beau et touchant roman, digne d'un Flaubert. J'avais même tenté de l'écrire. Puis, jugeant sagement que Flaubert lui-même l'avait écrit, j'avais renoncé à lier connaissance avec les sœurs Moche, sous prétexte de les étudier. Ce à quoi, je dois le dire, elles s'étaient dérobées, en me faisant, comme si j'étais un gosse encore, leur grosse voix, leurs regards térébrants, et leur moustache de chat en colère.

Ah ! Oui, certes, je me les rappelais ; et, à leur nom évoqué, aussitôt s'évoqua leur figure, avec toute son étrangeté et tout son symbole. Et je dis à mon ami ce que j'en savais et ce que je croyais en avoir deviné.

« Bon ! s'écria-t-il, tu n'en avais rien deviné du tout, et tu n'en sais pas chipette. Quant au roman que tu en voulais faire, il n'eût pas valu le leur, le vrai, que je vais te révéler, en substance. D'abord, apprends que les sœurs Moche sont mortes, à l'âge de quatre-vingt-douze ans, par double suicide.

— A quatre-vingt-douze ans !

— Oui. Un suicide au charbon ! Comme des grisettes, quoi !

— Ces vieilles dévotes !

— Oh ! Pas plus dévotes que toi et moi.

— Comment ! Leur dévotion…

— Comédie ! Ainsi que leur vie entière, au reste. Et quelle comédie jouée en perfection ! Dire que, moi, curieux d'elles, les épiant, les trouvant mystérieuses, voulant en avoir le secret, j'ai vécu plus d'un demi-siècle à côté d'elles, dans la même petite ville, sans pouvoir me douter de rien, sans soupçonner… Ah ! Quelle merveille ! Et tu ne veux pas que j'adore la province !...»

Il m'avait pris par le bras, m'avait mis mon chapeau sur la tête, s'était coiffé du sien, m'entraînait à grands pas par les rues, en me disant :

« Oui, j'y ai rêvé des fois, à leur roman. Et, je t'en réponds, celui-là encore moins que l'autre, tu l'écriras, tout Parisien que tu es. Et cependant, quel livre admirable, prodigieux, unique cela ferait. Tu

verras !

— Mais où me conduis-tu ainsi ?

— Au cimetière, où est leur tombeau, tel que l'ont voulu ces deux êtres. Leur testament léguait une fortune à l'hospice, sous la condition de leur élever ce tombeau, avec l'inscription que tu vas lire. »

Nous étions au cimetière, devant le tombeau, sur lequel je lus :

« Ici reposent, après soixante-dix ans d'une union parfaite, Jules et Fernand, dits les sœurs Moche. »



Occire

Gérald Duchemin

À propos d'Alphonse Daudet

« Certes, on n'est pas exposé au vertige quand on s'assied sur les œuvres de ce monsieur, mais enfin, il a donné, quelques fois, l'illusion d'avoir écrit quelque chose. »
Léon Bloy *Les funérailles du naturalisme*

M. Céraste n'accorde pas ses faveurs à n'importe qui ; L'Échafaud n'éreinte pas le premier venu. Il ne foudroie que les livres, les auteurs dont la valeur est unanimement reconnue.

Sa prose de rétiaire agresse d'abord les nantis, les bien-portants de la littérature, les graisseux, les poisseux du Pactole, tous les Nababs du tirage à grand spectacle, toute la Chiennerie qui a du succès, une carrière, une position, et un peu de talent sans excès.

Sa critique confine parfois à la notice nécrologique. Il ne s'interdit pas d'adresser, par article interposé, toutes ses condoléances à la famille de l'auteur, tant il est convaincu de son décès. Cela sans humour, avec un tact de croque-mort, et l'emploi des expressions consacrées par des siècles de funérailles. Sa page compose alors une couronne mortuaire où fleurent bon l'ignominie et l'encens d'église.

Il n'octroie ce service funéraire que par exception. Il le réserve à la petite caste des écrivassiers d'envergure, mais qu'il exècre.

Le plus souvent, il lapide en bonne et due forme. Il étrille gaiement, conspue sans compter, avec entrain et talent.

FLORILÈGES de ses petites vacheries parues dans *L'Infâme* :

ANNIE ERNAUX : *Des larmes, des larmes, beaucoup d'eau, mais prose à peau sèche de vieille.*

CHRISTINE ANGOT : *« Miroir, mon beau miroir, dis-moi que je suis la plus méchante. »*

MAURICE DANTEC : *Style volcanique, cratère vide.*

MICHEL HOUELLEBECQ : *« La vie est douloureuse et décevante ». C'est la première phrase de son premier livre, publié en 1991. Il n'a, depuis, rien dit de plus.*

DOMINIQUE FERNANDEZ : *Dans ses livres, deux sortes de pages : les très longues et celles que l'on saute. À ce rythme, le lecteur*

apprend vite le saut en longueur.

FREDERIC BEIGBEDER : *Génial dans* Voici*, sans intérêt chez* Grasset*. C'est embêtant.*

PHILIPPE SOLLERS : *Critique averti, romancier raté.*

VIRGINIE DESPENTES : *Après « Baise-moi », « Suce-moi » ; après « Suce-moi », « Prends-moi ». Où donc est passé le fameux « Étonne-moi » que Diaghilev lançait à Cocteau ?*

JEAN D'ORMESSON : *Faites l'expérience : rencontrez-le pour une séance de dédicace. Tout ce que les proches environs comptent de tricentenaires, d'éclopés du cinquième âge, caducs et périmés de tout poil, partiront à l'assaut de la pauvre librairie, soudain transformée en une horrible grosse tache de vieillesse.*

Ces extraits ne donnent pas idée du venin qui fait gloire à sa chronique. Nous nous sommes interdits de reproduire ici ses plus célèbres morsures : moins par peur des judiciaires procédures que par pitié pour les auteurs visés.

En effet, chaque article épuise tous les registres de l'outrage. Il rudoie en variant les plaisirs : de l'irrévérence à l'affront, du sarcasme à l'injure, sans oublier deux ou trois formules bien odieuses, histoire de ponctuer, pour la postérité, ce petit chef-d'œuvre sadique.

Chez lui, faire injure est devenu une seconde nature. Mais il

n'atteint véritablement sa cible que dans la mesure où il prévoit les réactions de sa victime.

Tout méchant papier par lui concocté, est subtilement dosé, poivré, à l'image de l'écrivain qui veut vexer.

Parfois, un compliment fadasse suffit. Le fin du fin, bien sûr, consiste en un panégyrique dément, qui monseigneurise, dresse des autels, adule, flatte au-delà du supportable. Alors, sous couleur d'encenser, la louange estropie aussi bien, sinon mieux, qu'une insulte. Parmi tous les *encensés*, seul Philippe Sollers, trop imbu de son génie pour ne pas croire à un éloge sincère, le prit aux mots.

Crédulité oblige, l'auteur de *Studio* le remercia bien bas. Il tenta même de débaucher M. Céraste, afin que son nouveau laudateur attitré vînt l'applaudir au chaud, chez lui, dans les colonnes du *Monde*.

L'Échafaud, tout en refusant l'offre, le remercia encore plus bas, et lui acheta une loupe, cadeau que Sollers interpréta de mille et une façons, sauf la bonne.

Ses articles ne se bornent pas à commenter une œuvre. Chacun brosse le portrait d'un auteur. À cet effet, L'Échafaud ne s'interdit rien qui ne puisse exalter sa joie d'écharper.

Il choisit un nom, une vie, et sabre autant que plaisir lui prend. La moindre anecdote sordide qu'il parvient à se faire conter, il la publie avec perte et fracas.

Article après article, il compose une vaste Comédie littéraire, avec ses personnages clefs, ses intrigues, ses ramifications parisiennes, toutes les bassesses et petites combinaisons du Milieu ; les vices, les tares, y sont peints avec amour et détail, à tel point que ses victimes deviennent attachantes, profondément humaines ; c'est toute une galerie de faciès, vivante, grouillante, et cruelle comme une fresque de l'Enfer. Du Balzac sous acide.

Cela dit, s'il malmène les stars de la littérature, il réserve son royal dédain aux bannis du gâteau médiatique.

En revanche, si un inconscient, par goût du secret et autres chinoiseries, refuse d'aller défendre son livre à la radio, ou à la télévision, et qui, par-dessus le marché, est le chouchou de la critique, il l'abat sur-le-champ.



Shoot canin

Une morsure animale par Antonella Fiori

Une odeur nauséabonde flotte dans l'air. Je renifle. Ma mère dit que les fientes d'oiseaux sont inodores. La puanteur provient de l'appartement où elle a vécu un demi-siècle avec mon père. Depuis sa mort, elle n'a jamais eu le courage de se laver, ni de mettre une lessive en route.

[*Chérie, faut pas faire ça. Faut toujours écouter quand maman te parle. Faut rien abîmer, ma chérie. Il a fallu beaucoup d'argent pour faire tout ça et beaucoup de personnes y ont travaillé. Tu comprends maintenant, n'est-ce pas, ma chérie ?*]

Merde ! J'en ai plein le dos de cette vie ! Je ne peux pas. Je n'y peux rien. Je ne me souviens plus pourquoi je suis revenue ici.

[*Maintenant, allonge-toi et dors, ma chérie. Promets à maman que tu vas dormir*. Est-ce que papa ne va pas venir me dire bonsoir ? *Il viendra quand il rentrera*. Quand est-ce que papa rentrera ? *Chérie, je t'ai dit de dormir. Je vais laisser la lumière*. Oh ! Non maman ça fait

des ombres ! Quand est-ce que papa rentrera ? *Quand ça lui fera plaisir...*]

Une nuit, je me suis réveillée dans la pénombre éclairée par le clair de lune, et je me suis rendu compte que mon père était en train de me baiser. J'avais six ans. L'espoir se lisait sur mon visage. Une vie débordante de possibles. Je me trouvais dans le lit de mon père et de ma mère, parce qu'il y avait du monde à la maison. Les invités dormaient dans mon lit. Mon père avait passé ses bras autour de moi. Une main passait et repassait sur mes tétons. L'autre passait et repassait sur mes lèvres. Elle ouvrait ma bouche pour jouer avec ma langue. J'ai senti quelque chose buter contre mon derrière. Quelque chose de raide et de dur. Et tout à coup, il était à l'intérieur à s'agiter aussi vite qu'un lapin à l'intérieur, dans mon corps, à pousser encore et encore avec les mouvements rapides du lapin. Et il se mettait à gémir contre mon oreille. Et la douleur était brusque et intolérable. Mes tripes remontaient. Tous mes boyaux dans ma bouche. Et je ne pouvais pas m'enfuir. Je ne pouvais pas échapper à cette chose dure et étrange à l'intérieur de moi, mon père.

Mon père, pour m'éloigner de son étreinte, il me truffait le cul à grands coups de bite. Ma mère, elle faisait son possible. Elle soufflait comme une vieille chienne. Elle me disait [*Tue-moi ! Tue-moi !*] Elle me disait encore [*Tue-moi !*] Je lui répondais [Arrête ! Tu me fatigues ! Je m'en vais ! Je ne reviendrai jamais plus !]

Ma mère, elle est restée avec moi. Elle rabâchait tous les détails de la catastrophe. Ses idées à elle. Ses vieilles certitudes. Elle avait la trouille que j'aille me plaindre à la Justice et qu'il se fasse arrêter tout de suite. Et pour elle ça faisait pas un pli. [*Nous ne dirons rien à*

personne comme ça tout s'arrangera quand même !] Il rentre, mon père, juste à ce moment-là. Il plane du cul comme un bourrin. Il grogne comme un cochon. Il est ivre à en perdre la raison. Il se met à bourrer dans la table. Il cogne tout le buffet. [*Allez vous faire foutre ! Je vais vous massacrer bordel !*] Ma mère, il lui foutait une telle trouille qu'elle en avait des bulles. Une femme sans visage. Le visage de maman recousu au fil noir. L'œil gauche encore injecté de sang. [*Arrête ! Arrête ! Mais arrête bon dieu ! Tiens ! Attrape ça ! Je vais te tuer salope !*] Il lui fout un coup de genou en plein dans les côtes. Elle pousse des cris horribles. Elle se tord dans les douleurs. Ma mère, c'est une écorchée de la peur. Je me demande s'il ne va pas la tuer. Il l'agrippe par les poignets. Il va sûrement tout détruire. Ça lui révulse les orbites. Il faut pas qu'elle s'échappe ma mère. Ça cogne. Ça tabasse. Ça hurle du dehors. Ça matraque le bide à coups de poings. Ça dégueule tripes et boyaux sur le lino. C'est dégueulasse ! Il souffle comme un phoque. Il n'en peut plus. Il saccade de toute sa carcasse.

Je vois tout drôle tout d'un coup. Je veux plus voir. Je fais un bond. Je veux plus qu'il cause. Je vais lui crever toute sa gueule. Je vais l'étrangler. Je fonce. Je peux plus m'empêcher. J'ai la tête pleine de vertiges. J'ai la tête pleine de cris.

Que s'est-il passé ? Je dégouline de sueur froide. Je tiens plus l'équilibre. Il y a du sang sur la toile cirée. J'ai un fusil entre les mains. Presque à bout portant. Ça s'étend jusque sous la porte. Je lui ai planté une balle au beau milieu du front. Juste là, où le mercredi des Cendres, on te marque de la Sainte Croix. Paf ! Il est mort. Il ne baise plus personne. Paf ! Un seul coup qui l'a envoyé dans les profondeurs de l'enfer. Paf ! Une seule balle. Je l'ai tué en le regardant droit dans les yeux.

Quand mon père est mort, j'avais douze ans. Il y a longtemps, mieux vaut oublier. [*Il y a des choses qu'il vaut mieux oublier*] Elle a dit maman. [*Et quitter tout ça, c'est un beau rêve*] Elle a dit aussi. [Et demain, les vers lui boufferont cette langue qu'il n'a pas su tenir !] J'ai dit. Après, c'est la poussière et les vers. C'est comme ça. C'est comme la loi du chat qui tourne et tourne en tâchant d'attraper sa queue.

Maman, elle s'est mise à crier. Je suis sortie. Je me suis assise sur un banc, heureuse de sentir le soleil sur ma peau. Je me souviens. C'était un instant de profond soulagement : être assise paisiblement sur le banc. Fermer les yeux. Respirer. Je respire. Je ne pense pas. Je suis calme. Toutes mes pensées s'envolent comme des chauves-souris. Elles vont s'envoler. Elles vont y arriver. Quoi ? Elles n'iront pas loin ? Elles vont se fracasser la tête ? Pas la peine de se faire du souci. Tout s'est bien passé. Tout est bien. Non vraiment. Ne crains rien. Je ne crains plus rien. C'est indifférent. J'ai plus la colère du tout. Et puis, que m'importe la raison. Elle est pauvreté et ordure et misérable bien-être. Et que trouvez-vous à répondre ? Dites-le tout de suite que je déconne ! Que j'exagère ! C'est ça ! C'est le comble ! Entrez ! Venez voir ! Regardez Madame ! Un honnête homme ! Un père de famille ! Vous n'avez donc pas honte ! Ah vous êtes une horrible fille ! Comme si j'étais coupable, alors que je n'osais plus remuer pour mieux garder mon chagrin. Je tenais déjà pas beaucoup de place et pourtant j'aurai voulu pouvoir me rapetisser devant tout le monde.

Tout le monde. Les voisins, Les curieux. Les jeunes. Les vieux. Toute la journée ils venaient glousser. Ils bafouillaient à bloc. Ils en faisaient tous dans leur froc. Ça grognait. Ça gémissait tellement l'heure était grave. On se faisait agonir par cette affaire. C'était de l'infecte injustice. Je le sentais bien. J'avais la panique. Je me trompais tout le temps. Il faut être passé par là pour bien renifler sa hantise.

Celle qui passe à travers les tripes et remonte jusqu'au cœur.

[*Alors dis donc il est parti ! Il s'est décidé quand même ? Il aura pas froid là-bas ! La vache ! Il va transpirer le cocu !*]

Ben oui, la véritable haine, elle vient du fond. Elle vient de la jeunesse perdue et sans défense. *Il en jutera toujours si profond qu'il en restera partout sur la terre pour qu'elle empoisonne les hommes**.

*Louis Ferdinand Céline



Un jour singulier

Un arrière-goût d'apocalypse par Patrick Gomez Ruiz

ENREGISTREMENT 1 :

Test... Test... SIERRA UNIFORME CHARLIE KILO MIKE YANKEE DELTA INDIA CHARLIE KILO... ok, John. Ce merdier à l'air de fonctionner. Magne-toi l'fion, monte dans l'*pick-up*.*schpriiit*

ENREGISTREMENT 2 :

Vivre à Florence dans le Colorado depuis sa plus tendre enfance, ça vous forge un homme. Vous autres, les bien-pensants, les saloperies de junkies hautains des mégalopoles, vous croyez qu'il n'y a ici que des culs terreux forniquant entre eux depuis des siècles, des crétins de consanguins, des chômeurs qui n'ont rien d'autre à foutre de leurs journées que de se murger la gueule à la *Budweiser* tiède. Allez, vous faire mettre. Vous êtes la fange de l'humanité. Jamais vous ne comprendrez ce qu'est le vrai patriotisme. Je ne parle pas de ces conneries de bondieuseries qu'insufflent les jean-foutre de télé-

évangélisateurs, les pentecôtistes et leurs nouveaux copains les Chicanos des légions de Jésus. Ces fils de pute sont venus nous la mettre bien profond et ils gangrènent les hautes sphères du pouvoir. Je parle de l'esprit des *Founding Fathers*, des colons, de leur soif de conquête et de liberté. Vous captez que dalle, pas vrai ? Vous vous êtes fait gradoubliser dans les fantasmes que d'autres connards dans votre genre, ont fini par concrétiser grâce aux fonds mafieux de toutes ces putains de communautés du *melting pot*. Toutes ces technologies merdiques font des Homo Sapiens à peine moins cons que ceux qui vivaient dans des grottes, des putains de dangers ambulants qui utilisent des appareils auxquels ils entravent que dalle. Vous captez toujours pas ? L'*American dream* s'est embourbé entre l'*East* et la *West Coast*, ici dans les Rocheuses. Vous croyez au mythe des *self-made-men*, à la supériorité de l'argent sur la matière ? Bande de vendus ! La liberté c'est celle qu'on défend l'arme au poing, la tronche dans la poussière des déserts. Vous n'avez plus de pouvoir dès que la poussière disparaît. La vraie liberté a le goût pâteux de la poussière mélangée à la salive et à l'herbe sèche du Fremont.*schpriiit*

ENREGISTREMENT 3 :

Je m'appelle Max Benson, mais mon nom ne dit rien à personne à l'heure qu'il est. Toi qui m'écoutes sur ce dictaphone, probablement après avoir entrepris des fouilles archéologiques, tu sais bien qui je suis. J'écris le futur en ce moment même, alors probable que Max Benson restera ancré dans l'Histoire, même si je ne suis rien en comparaison de mon maître et commanditaire, Dorian Arkhange, le mec qu'a foutu la plus grosse branlée de tous les temps à cette saloperie de civilisation basée sur le progrès technologique et l'équilibre social. Je vais quand même te faire un petit topo sur Dorian

Arkhange... Oui, peut être qu'il ne passera pas à la postérité alors qu'il le mérite bien plus que tous ces enfoirés de *rednecks* que nous sommes !... Ah ! Ah ! Hey ! John, file-moi une binouze !.... Bon, à ton époque, rien de tout cela n'existera plus alors ça va pas être simple de t'expliquer la chose. Je t'épargne les détails que j'entrave pas moi-même, mais dis-toi qu'il fut un temps où l'Homme, perverti et corrompu par des élites qui ne savaient trop plus quoi foutre de leur pognon, de celui des autres et de leur existence de misérables branleurs... oui, donc, une époque où l'Homme vivait complètement dépendant de la science, de ses technologies bâtardes et ses produits dérivés inutiles... Attends, merde... John ! Comment on efface ce merdier ? Je vais reprendre tout à zéro... Pas envie de passer pour un putain d'égocentrique avec ce texte rédigé... Je vais me faire un truc plus improv*schpriiit*

ENREGISTREMENT 4 :

Peu importe nos noms Homme du futur, simplement sache que ta condition d'Homme libre, tu la dois à un certain Dorian Arkhange... Ne l'adule pas. Je ne pense pas qu'il aimerait, même si je ne l'ai jamais rencontré en personne... Mais j'ai vu ses interventions télévisées et lu des tas de trucs sur lui sur le net avant son exploit qu'a foutu en branle la démocratie aux USA provoquant une insurrection des masses, la deuxième guerre civile... John, bordel ! J'efface... Essaie d'expliquer, toi... Je leur parle de télévision et d'internet alors que, merde, ils ne sauront probablement pas de quoi je veux parler... Ils auront peut- être même plus l'électricité si ça se trouve... Tiens, j'te file le*schpriiit*

ENREGISTREMENT 5 :

schpriiit PAS QUE ÇA AIT VRAIMENT EFFACÉ TOUTES TES CONNERIES ! MAX, PUTAIN ! TA GUEULE ! J'ENREGISTRE... Bonjour à toi, Homme libre du futur, je suis John Litteldick et...*schpriiit*

ENREGISTREMENT 6 :

schpriiit Je suis John Litteldick et avec mes potes on écrit le futur en ce moment même. Y avait un mec qui s'appelait Dorian Arkhange... Oui, il est mort... C'est sûr, on va enterrer ce merdier de dictaphone profond alors il sera mort à ton époque... Oui, le dictaphone, c'est le truc que tu viens de découvrir et t'appuies sur une espèce de bouton avec une flèche dessus en ce moment. Pas une vraie flèche, hein ? N'aie pas peur de te blesser... Mais le symbole, tu vois ? TU VOIS CE QUE C'EST UN SYMBOLE ? J'espère que t'auras pas trop régressé quand même. Enfin, je mets pas en doute tes qualités de creuseur mais tu vas mettre un bon paquet de milliers d'années avant de pouvoir écouter ce qu'on te raconte. HEY MAX ? C'EST PAS UN TRUC TECHNOLOGIQUE AU MOINS UNE PELLE ? HEIN ? NON ? HEIN ? C'EST PAS CONTRE CES TRUCS D'ANARCHO-PRIMITIVISTES QU'ON DÉFEND ? HEIN ? PARCE QUE S'ILS CREUSENT À LA MAIN BEN ILS SONT PAS PRÊTS DE LE RETROUVER LE DICTAPHONE. AH MERDE ÇA ENREGISTRE*schpriiit*

ENREGISTREMENT 7 :

schpriiit y avait un vaste réseau de ficelles et de pots de yaourt connectés entre eux. Je pense que tu peux comprendre mes métaphores, hein ? C'est abstrait une métaphore... Un pur produit de la pensée. C'est une image, tu vois ? Ben, non. Ils fabriqueront plus

d'images à ton époque, c'est angoissant... Quoi qu'il en soit, imagine un vaste filet de pots de yaourt et de ficelles qui permettaient aux gens de rester bien confortablement chez eux à rien branler, si ce n'est à devenir de plus en plus accros au yaourt. Tu conceptualises ? Il y avait aussi de vastes entrepôts à lait de vache dans lequel tout le lait du réseau de ficelles apportait le beurre, que les humains pervertis et souillés de mon époque, endoctrinés et addicts, s'échangeaient toute la journée au lieu de subvenir à leurs besoins primaires et réels : la bouffe, la flotte, la reproduction, la survie*schpriiit*

ENREGISTREMENT 8 :

*schpriiit*suis Max Bens*schpriiit*

ENREGISTREMENT 9 :

schpriiit John ! Planque toi derrière l'arbre et chut ... Ta gueule... Il y a une famille de chevreuils, tu peux pas les louper SI TU FERMES TA GRANDE GUEULE... oui, C'EST BON ? FAIS-LES EXPLOSER ! FAIS-LES EXPLOSER ILS S'ENFUIENT !! FAIS TOUT PÉTER !*schpriiit*

ENREGISTREMENT 10 :

schpriiit... et donc à présent que tu comprends ce que veulent dire les termes d'internet et de réseau social. Dorian Arkhange, qu'on aurait pu prendre pour un enfoiré d'adepte du transhumanisme à la base avec toutes les études qu'il avait faites et les entreprises qu'il avait fait prospérer dans le monde entier... CET HOMME EST UN PUTAIN DE MESSIE ! Et il cachait bien son jeu, ce salopard... Et dire qu'on a failli lui bomber la gueule à lui aussi ! Heureusement qu'il a abattu ses vraies cartes au moment des élections présidentielles. Oui,

donc il a créé un grand simulateur de programme électoral dont il a fait un jeu sur les réseaux sociaux et tous les Américains pouvaient customiser leurs avatars, entrer leurs données personnelles et voir, comme dans ce jeu où qu'on manipule des bonhommes en 3D dans leur environnement personnalisable... Ouais *Les Sims*, merci Dugland, ça va leur parler, tiens... Ben les gens pouvaient voir quelles seraient les répercussions sur leur vie réelle de voter pour le programme de tel ou tel candidat aux élections. Oui, ils ne pouvaient plus se faire entuber par tous les discours de ces enfoirés de politicards, car les électeurs avaient la possibilité de recommencer la simulation autant de fois qu'ils le voulaient en changeant des paramètres pour voir quels bénéfices et quels désagréments sur leur vie allait avoir le programme de chacun des candidats. Tout était parfaitement scripté via un *backoffice* et tout un tas d'outils qu'Arkhange Enterprises mettait à disposition de chaque parti qui était acculé à se plier aux règles et aux fonctions privées. Arkhange permettait de retranscrire leur programme électoral à la perfection dans le simulateur. Donc, oui, Dorian Arkhange les tenait bien par les couilles, hein... J'espère qu'à ton époque ça existe encore les couilles, pasque manquerait plus que ça, qu'on fabrique du sperme à partir de cellules souches dans une société de goudous où l'homme aurait complètement disparu et heu... Merde, je ban*schpriiit*

ENREGISTREMENT 11 :

— Homme du futur ! Voilà ! Max et moi, sommes fiers de te présenter notre pote, Larry Ziemm...

— Hey mais ta gueule pauvre débile, tu vas quand même pas prononcer mon nom sur ce mach...

— Homme du futur, sache que Larry est le cerveau de notre cellule

et...

— On va y finir en cellule, pauvre tache, si les flics tombent sur le dictaphone. File-le moi que je le détruise...

— Prends une binouze, Larry. Fais pas chier. On est juste du petit personnel. Laisse-nous, fais pas chier !

— Maintenant si Arkhange découvre le dictaphone, c'est nous qu'il va buter...

— Oh ta gueule Larry, te la pètes pas parce que t'as fait des études.

— Bon. Rien à secouer de vos délires de bouseux tant que mon nom n'est pas prononcé. MAX, FILE-MOI LE PUTAIN DE LANCE-FLAMMES. Faut qu'on teste le matos qu'Arkhange nous a livré...

— On va se faire un putain de barbecue à la mode de chez nous ! Tiens prends une binouze... Larry l'*anonymous*, et arrête de flipper ; tout va fonctionner comme sur des roulettes. C'est pas comme si c'était ton cerveau de consanguin qu'avait pondu le plan...

— Vous faites chier avec Arkhange ! Il t'a juste contacté parce qu'il savait que tu me connaissais. Je suis le seul et unique gars indispensable dans l'affaire...*schpriiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiit*

ENREGISTREMENT 12 :

*schpriiit*Nooooon maaaiis t''''’aaassss faaaiiiilllliii faairrrreeee flambbbberr le dictaaphoneee, andddooouuilllee!!!! fouuuuuus-yyyyy un grooooss coooup deeeddannns eeettt éteeeiiinns moii cettteee fllammmeee*schpriiit*

ENREGISTREMENT 13 :

Bonjour, je suis Larry Zeta et je bosse au fameux United States Penitentiary Administrative Maximum Facility Florence, plus couramment appelée ADX Florence... HEY, MAX ! Toi qu'es le

moins con, vous avez bien expliqué dans ce machin les plans d'Arkhange, n'est-ce pas ? J'en ai rien à branler de vos histoires de mecs du futur... Ce qui compte c'est qu'on garde des traces des responsabilités de chacun au cas où on se fasse choper... Bon. Arkhange, c'est le gars qui a utilisé son *serious game* à la con pour capter un maximum de données privées et comportementales individuelles de tous les Américains qui ont adhéré à son concept de simulateur de vie future en fonction de leur choix de candidat aux présidentielles. C'était un truc vachement complexe, son jeu, avec un côté multi-joueurs super costaud dans un univers persistant par candidat. Le plus dingue c'est que plus de 90% des électeurs ont téléchargé l'application mise à disposition gratuitement, pour se faire une idée du futur qui les attendait vraiment en fonction du bulletin qu'ils allaient glisser dans l'urne... Les programmes électoraux, personne n'y comprend rien, et c'est trop long de les lire dans le détail et de repérer les quelques points qui vont avoir une incidence sur toi, ton entourage et ceux que t'aimerais bien voir crever dans la merde la bouche ouverte... Là, c'était concret, pas besoin de passer des heures sur le jeu pour se faire une idée, on avait de suite un sentiment global et on pouvait se faire une opinion plus précise en passant plus de temps immergé dans l'univers virtuel et en interagissant avec les autres joueurs et les PNJ... Merde ! Ce truc a enthousiasmé le monde entier et d'autres démocraties ont passé des commandes à Arkhange Enterprises... Perso, je ne comprends pas ce mec. C'est vrai qu'il a déjà des couilles en or massif, mais il aurait pu avoir encore plus de pognon et une super aura charismatique internationale s'il ne s'était pas débrouillé pour véroler son propre jeu et le détourner contre les candidats, contre leurs programmes électoraux, et contre la Constitution elle-même dont il n'a pas hésité à démontrer les failles

aux yeux de tous. Il n’a fallu que quelques jours pour que le pouvoir en place demande aux réseaux sociaux de retirer l’application mais Arkhange avait prévu le coup. Aussi l’application client, qu’on pouvait continuer à télécharger via des VPN, allait taper sur ses propres serveurs déjà *updatés* avec les données personnelles qu’il avait chouravé aux réseaux sociaux... Bref… Tout s’est mal fini pour lui bien sûr. L’action de sa boîte quotée au NASDAQ s’est cassée la gueule, il a été déclaré ennemi public numéro un par le FBI, ses comptes bancaires ont été bloqués. Tout le toutim, quoi. Il a morflé grave. Bien sûr, ça faisait un bail qu’il s’était fait la malle. Bon, ça a pris des semaines pour neutraliser les serveurs, les miroirs et les proxys qui faisaient survivre tout le bousin... Et encore, il a fallu qu’Interpol intervienne... Quant aux serveurs en Russie et en Chine, ils tournent encore. La population est massivement descendue dans la rue pour demander des comptes aux partis politiques et aux institutions. Ça fait deux jours que des couvre-feux sont décrétés mais ça empêche pas les gens, vu le contexte économique, de se *fighter* massivement contre les forces de l’ordre qu’on voit bien petit à petit se rallier à la populace. Enfin... Hum... Hum... J’ai la gorge sèche maintenant... Eh les gars ! Filez-moi une *Bud*, fissa !… Juste un dernier truc. Faut que ce soit clair que c’est Arkhange qui a tout planifié. Nous, on est que des mercenaires... On fait ça que pour l’argent... Comment on écoute toutes les conneries que vous avez enregistrées avant moi, les gars ? *schpriiit*

ENREGISTREMENT 14 :

*schpriiit*HEUREUSEMENT J’AI PU EFFACER TOUS VOS AVEUX DÉBILES SINON*schpriiit*

ENREGISTREMENT 15 :

schpriiit ah ah chut... Chut, ta gueule, John... L'homme qui va maintenant s'adresser à vous est un salopiot d'enculeur de poulets. Bonjour.

— HEY ! MAX ! ARRÊTE-TOI AU RESTAUROUTE LÀ ? J'AI LA TAUPE AU GUICHET !*schpriiit*

ENREGISTREMENT 16 :

schpriiit

— Non mais qu'est ce qu'il a, Johnny ? Il attrape la tourista le jour de l'opération.

— Viens on va faire un billard en l'attendant... Hey ! Barman, tu peux mettre la *country* un peu moins fort, on va se faire un billard avec mon pote et...

— QU'EST-CE QUE VOUS VOULEZ LES ÉTRANGERS ? HEIN ? VOUS ÊTES DANS MON PUTAIN DE RESTAUROUTE ET C'EST MON PUTAIN DE BILLARD ? MON PUTAIN DE JUKEBOX ? MA PUTAIN DE *COUNTRY* ET...

— Non mais reste calme, mec. J'en ai rien à secouer finalement du volume de ta *country*, on va juste faire un billard, file-nous deux *Buds* et reste cool.

— ...ET MES PUTAINS DE CHIOTTES DANS LESQUELS VOTRE POTE EST EN TRAIN DE SE TIRER SA PUTAIN DE QUEUE DEPUIS DIX MINUTES. ET ÇA, C'EST MA PUTAIN DE CARABINE QUI VA ÉPARPILLER VOS PUTAINS DE SALES GUEULES AUX QUATRE VENTS...

— Reste cool, mec. On n'est pas des étrangers. On vient de Florence et on se dirige vers le pénitencier... C'est juste une pause-pipi. Repose calmement ta carabine.

— À D'AUTRES ! VOUS ÊTES DES SALOPIOTS DE FÉDÉRAUX SOUS COUVERTURE ! J'AI JAMAIS VU UNE TRIPLETTE DE CULS-TERREUX QUI PUAIENT AUTANT QUE VOUS TROIS ! C'EST À CAUSE DE LA GUERRE CIVILE ? HEIN ? VOUS VENEZ FOUTRE LE FEU À MA BARAQUE PARCE QUE VOUS ÊTES ASSEZ CONS POUR PENSER QUE J'AVAIS VRAIMENT L'INTENTION DE FAIRE PÉTER MA CAMIONNETTE PLEINE DE C4 DANS VOS BUREAU DE QUANTICO ? HEIN ? J'Y VAIS JUSTE POUR MES VACANCES À QUANTICO AVEC MA CAMIONNETTE PLEINE DE C4 ! TOUS LES ANS DEPUIS VOS PUTAINS DE COMPLOTS DU 11 SEPTEMBRE ! C'EST INSCRIT DANS LA CONSTITUTION ! JE SUIS DANS MON BON DROIT ! VOTRE POTE IL PLANQUE UN MOUCHARD DANS MES TOILETTES, HEIN ?

— Hey ! Vieil homme, arrête d'être parano comme ça, c'est vachement flippant...

— VOUS AVEZ UNE COMMISSION ROGATOIRE D'ABORD ? PUTAIN ! MAIS FOUTEZ-MOI VOS MAINS EN L'AIR BIEN EN ÉVIDENCE ! TOI, T'APPROCHE PAS DE LA QUEUE DE BILLARD SINON JE TE FAIS UNE VAGINOPLASTIE ET JE REPEINDS MON RESTAUROUTE AVEC TES GAMETTES !

— Arrête ça, t'es con, on est du même bord... On fait partie de la National Rifle Association aussi, comme toi... La guerre civile c'est dans les métropoles que ça se passe... Pas dans le coin.

— PUTAIN, MAIS VOUS ÊTES EN TRAIN DE M'ENTUBER, LÀ ! C'EST QUI QUE VOUS COMPTIEZ ENREGISTRER COMME ÇA SUR VOTRE DICTAPHONE ? HEIN ? J'VAIS VOUS EXÉCUTER COMME TOUTES CES POUFIASSES DE PASSAGE

QUE J'AI ENTERRÉES DANS LE *BACKYARD* ! PRÉPAREZ-VOUS À RENDRE DES COMPTES À NOTRE SEIGN...

— *ZPAN* *ZPAN*

— ...EUR JESUS CHR...

— *ZPAN* *ZPAN* *ZPAN* *ZPAN*

— ...

— HEY ! LES MECS C'EST QUOI CE MERDIER ? POURQUOI J'AI ÉTÉ OBLIGÉ DE LUI FAIRE GICLER LE CERVEAU DANS SON BOCAL À OEUFS POURRIS À CE CONNARD ? QU'EST-CE QU'IL VOUS VOULAIT AVEC SA CARABINE ?

— Putain, John, qu'est-ce que tu branlais ? On a failli se faire buter par ce PUTAIN DE PSYCHOPATHE !!!

— C'était un enfoiré de fédéral déguisé en vieux péquenot ? On annule l'opération ?

— Non... C'était un des nôtres, un membre de la National Rifle Association aussi pourtant... Mais il a pété un câble... Paix à son âme d'enfoiré d'enculeur de poules gangréné par toutes ses informations débiles que notre civilisation décadente transporte dans les chaumières... Bon, je propose qu'on fasse flamber son restauroute avec lui dedans... Heureusement qu'y a à peu près personne au mètre carré dans tout le Colorado...*schpriiit*

ENREGISTREMENT 17 :

*schpriiit*Ô GRAND FEU PURGATEUR* FRRRÜÜÜÜTTTCHHH* WAHOOOOO WAAAAHOOO* FRRRÜÜÜÜTTTCHHH* *FRRRÜÜÜÜTTTCHHH* ÉRADIQUE TOUT CE MERDIER ET FASSES QUE L'ÂME DE CE PAUVRE FOU REGAGNE LES CIEUX AUPRÈS DES *FOUNDING FATHERS* *FRRRÜÜÜÜTTTCHHH* FRRRÜÜÜÜTTTCHHH*AMEN

— OH PUTAIN ? MAX MAIS T'ES CON TIRE PAS SUR SA CAMIONNET.. *FRRRÜÜÜÜTTTCHHH*schpriiit*

ENREGISTREMENT 18 :

schpriiit Cette explosion, qu'on a dû entendre jusqu'à Pueblo voire Denver, et qui a converti Temple Canion Park en véritable brasier de l'enfer, va faire diversion... Bon ben planquez-vous dans la soute secrète du *pick-up* et tâchez de panser vos brûlures comme vous pourrez dans vos armures-combis d'assaut. J'enfile ma tenue de gardien et on s'engage sur la route 67, les *check-points* vont se multiplier au fur et à mesure que j'avance, alors pensez à bien fermer vos gueules puantes. Les chiens de garde risquent de vous repérer rien qu'à votre haleine fétide.*schpriiit*

ENREGISTREMENT 19 :

J'arrive à hauteur de l'ADX Florence, l'Alcatraz des Rocheuses au 5880 de la route 67. C'est une prison conçue pour y foutre les détenus les plus dangereux des États-Unis, la prison au niveau de sécurité le plus élevé au monde. On y a enfermé tous les terroristes encore en vie des attentats du World Trade Center, de grands cerveaux démoniaques ainsi que tout un tas de fous furieux qui pourraient faire de bons porte-flingues faciles à endoctriner pour la première catégorie, celle des génies du crime. Tout à fait illogique, me direz-vous, de mettre tout ce petit monde ensemble ; ils pourraient organiser des complots encore plus monumentaux en combinant leurs forces. Il y a tout de même un petit détail qui change tout par rapport à une prison ordinaire : tous les détenus vivent en isolement permanent, ils n'ont pas le moindre contact entre eux, pas plus qu'avec les gardiens, ni d'autres êtres vivants d'ailleurs. Cellules sous vidéosurveillance et ouvertures de

portes télécommandées. Pas de réfectoire commun, pas de salle d'exercice, pas d'office religieux, juste des espaces modulables en fonction des portes ouvertes. Ils sont bien trop dangereux (la belle blague) pour leur laisser la moindre liberté d'action et c'est pour cela qu'ils sont en confinement total, reclus dans une cellule individuelle vingt-trois heures par jour et sous un étroit contrôle technologique. L'ADX est un gigantesque labyrinthe à cobayes humains qu'on cherche à démolir psychologiquement en se torchant avec les Droits de l'Homme sur la scène internationale. Les dédales de ce labyrinthe ont exclusivement été conçus pour que jamais personne ne se croise tout en assurant la maintenance et la survivance des prisonniers. Ça va faire cinq ans que je bosse à l'ADX en tant que maton. Paradoxalement le Federal Bureau of Prisons ne fait pas venir du personnel qualifié de tout le pays. Il recrute massivement dans le Frémont, offrant des milliers d'emplois aux locaux pour quatre cents prisonniers masculins. En fait, le lieu est plus symbolique que d'une réelle nécessité. Les captifs sont aussi précieux que dangereux, précieux pour la vitrine de la démocratie US qu'ils ont tenté d'ébrécher... Il n'y a pas de coïncidences. Si au départ Dorian Arkhange a contacté mes deux consanguins de compères et leur a enculé le cerveau avec toutes ces théories anarcho-primitivistes à la con, c'est pour la seule et unique raison qu'ils étaient mes amis d'enfance, les amis d'un maton pouvant les introduire au cœur de l'ADX. Il ne faut pas chercher plus loin. Mais j'ai repris les choses en main. J'ai repris contact avec Arkhange via le canal de dialogue qu'il avait établi avec Max et John sur un forum de *kikoolols* mongoloïdes perdu dans le brouhaha du web et que plus personne ne surveille depuis le début de la guerre civile. J'ai bien fait comprendre à Arkhange que les doctrines d'*eco-warriors* extrémistes de mes deux n'étaient pas ma came, mais que j'étais

ouvert à d’autres types de propositions en ces temps troubles. Faut que chacun trouve son compte, pas vrai ? Moi par exemple je pourrai récupérer les manettes de l’ADX pour reconvertir le pénitencier en complexe hôtelier. Oui, quand tout sera terminé, je vais m’emparer du bébé et transformer ce foutu bunker en hôtel de luxe.*schpriiit*

ENREGISTREMENT 20 :

— Bon, on est à ma place de parking, les gars ! Pas trop chaud dans les armures-combis d’Arkhange ? Vous avez bien vérifié tout le matos ? Vos lance-flammes, vos cotes de mailles en kevlar triple épaisseur ?

— Fous le minuteur d’ouverture des soutes, Larry... On a répété dix mille fois le plan d’infiltration avec John.

— Je vous briefe une dernière fois : ici vous êtes dans le sous-sol de la forteresse la plus élaborée que le cerveau tordu d’ingénieurs n’ait pu jamais concevoir. La prison est équipée d’un nombre incalculable de détecteurs de mouvement et de caméras, et de mille quatre-cents portes d’acier à ouverture contrôlée. Elle est également entourée d’une clôture de quatre mètres de haut, de fils barbelés et rayons laser. Celle-ci dispose aussi de capteurs de pression au sol et de chiens d’attaque dans la zone la séparant des murs de la prison.

— Mais tu vas nous désactiver tout ça, n’est ce pas ?

— Oui, je vais dans la salle principale de contrôle. Avec la guerre civile, le personnel et le niveau de vigilance sont diminués.

— Écoute. On lance l’assaut dès que tu ouvres les trappes. Tout est ignifugé pour ; les couloirs sont étroits. Tous les gars s’opposant à notre passage vont être carbonisés !

— Oui. Et je contrôlerai votre évolution et celle de mes abrutis de collègues à partir du moniteur central d’ouverture des portes. Je ferai

en sorte de couvrir vos arrières et de balancer les gars à éliminer uniquement face à vous.

— Cette putain de cage à hamsters géante va se transformer en putain de jeu vidéo linéaire débile ! On est habitués avec Max... Euh, enfin j'veux dire, la PS3, c'était drôle n'empêche, avant qu'Arkhange ne nous demande de cramer tous nos objets technologiques. C'est con...

— Ce qui m'inquiète d'avantage se sont les prisonniers, parce que ce sont devenus de gros zombies psychopathes pour ceux qui ne l'étaient pas déjà avant. Je vais être obligé de les libérer de leur caisson à isolation phonique. Ça servira de diversion et sur le moniteur des portes, je vais tenter de les diriger vers les gardiens pour qu'ils en dégomment un maximum. Mais les matons sont partout aussi et je ne pourrai pas tous les isoler pour que vous progressiez sans risque. Il y aura des confrontations. Méfiez-vous, les détenus souffrent d'hallucinations, d'anxiété, d'impulsions non refreinées et imprévisibles, ils mutilent tout ce qu'ils trouvent et eux-mêmes. Ils sont devenus complètement paranos, livrés aux plus sadiques des expériences de punitions qui pouvaient passer par la tête de tous ces abrutis de *rednecks* chargés de les surveiller, la privation de sommeil et l'errance dans des secteurs bouclés en particulier. N'oubliez pas que certains d'entre eux n'ont pas vu d'alter égo depuis des décennies.

— On a ce qu'il faut pour se protéger, t'inquiète.

— Bon. J'y vais. On se retrouve sur le toit dans l'hélico qu'Arkhange a dépêché pour nous exfiltrer. Il arrivera dans deux heures environ, dès qu'on aura récupéré le colis.*schpriiit*

ENREGISTREMENT 21 :

Je viens d'implanter le virus dans le serveur central du réseau

comme Arkhange me l'a demandé. C'est une intelligence artificielle qui va piloter toute l'opération à présent en ouvrant et en fermant les accès, en contrôlant la progression de chacun des humains dans ce qui va être une super partie de *Pacman*. Il a tendance à pas mal faire confiance à la technologie, n'empêche, Arkhange, pour quelqu'un qui se dit anarcho-primitiviste...*schpriiit*

ENREGISTREMENT 22 :

Une nouvelle porte s'ouvre sur un couloir apparemment vide de toute présence humaine. Ça fait plus d'une heure que j'entends des tirs isolés entrecoupés d'explosions. L'opération se déroule comme prévu, Max et John font diversion.*schpriiit*

ENREGISTREMENT 23 :

*schpriiit*OH PUTAIN MAIS C'EST DES CORPS CALCINÉS !... Du calme... Tout est normal.*schpriiit*

ENREGISTREMENT 24 :

schpriiit

La porte s'ouvre sur ce qui semble être une cellule d'environ quatre mètres sur deux... Le mobilier est littéralement encastré dans le décor...

— OH MAIS BONJOUR MONSIEUR KACZYNSKI !

— ...

— Vous êtes le colis ?

— ...

— Vous êtes Theodore Kaczynski ? Le fameux Unabomber ?

— ...

— Opération VANGUARD RESCUE ! Monsieur Dorian Arkhange nous a demandé à mes compagnons et moi-même de vous sortir de

cette prison afin que vous puissiez reprendre la place qui vous incombe, c'est-à-dire celle du leader de la révolution anarcho-primitiviste qui suivra la guerre civile et..

— Tout a commencé quand j'ai remarqué que mon lave-vaisselle était plus intelligent que Terminator, qu'il me braquait avec un flingue pour m'obliger à faire la plonge...

— Pardon ?

— J'ai pris conscience des dangers inhérents à la direction prise par le progrès dans une société industrielle et une civilisation technologique, une société qui s'éloigne de l'humanité et de la liberté humaine mais aussi de celle des petits rongeurs comme les écureuils, ou les castors. D'ailleurs les dents des castors résultant de leur évolution naturelle leur sert d'outil pour abattre des arbres et déforester massivement pour construire des barrages hydrauliques et il faudrait leur arracher leurs putains de dents qui sont un frein industriel à leur liberté...

— Mais**…** La singularité est proche. Il faut que vous nous en délivriez. Vous savez bien la loi de Moore... « La puissance de calcul des superordinateurs est doublée tous les dix mois, la taille mémoire disponible sur un disque dur est doublée tous les dix-huit mois, la quantité d'information sur le réseau internet double tous les dix ou douze mois environ, le trafic internet double tous les quinze mois, le niveau et la vitesse des interrelations sociales, ou web temps réel, suit également une progression exponentielle, les caméras, télescopes, IRMs et séquenceurs ADN ont une précision et rapidité qui double tous les dix-huit mois, la consommation d'énergie suit également cette évolution ». BORDEL, MAIS LE CERVEAU GLOBAL FORMÉ PAR TOUS CES CONS D'ADDICTS AUX RÉSEAUX SOCIAUX ! Vous êtes censé nous sortir de là ! C'est pas inéluctable de devenir des

putains de neurones végétatifs ! SUIVEZ-MOI, UN HÉLICOPTÈRE DOIT NOUS EXFILTRER SUR LE TOIT !!

— Non, pas du tout, j'ai un QI de 167 alors qu'on est considéré surdoué à partir de 132... Sauf chez les petits rongeurs qui se débrouillent bien aussi avec ces tests débiles et leurs glands. Ohh ! Vous saviez que j'ai trouvé une preuve du théorème de Wedderburn n'utilisant que des résultats de la théorie des groupes finis ?

— COUREZ PLUS VITE !! Vous êtes sûr d'être le gars qui a mené une campagne d'attentats qui s'est poursuivie pendant dix-huit ans, faisant trois morts et vingt trois blessés avec seize bombes envoyées dans des colis à des pontes de l'industrie informatique des années 80-90 ? C'est ce que nous a dit Arkhange ! Vous êtes censé nous sauver des simulateurs de cerveaux à venir, élaborés grâce au *reverse engineering* biologique humain et sa modélisation informatique, un cerveau qui, une fois constitué virtuellement, pourrait réfléchir des milliards de fois plus vite que de vrais cerveaux humains. Vous devez aussi nous préserver des décisions que ces cerveaux prendront à la place des Hommes, dont probablement celle de se passer d'eux.

— Cher ami, vous avez tort. D'ailleurs je pense que vous n'avez pas lu mon manifeste qui résume très bien la situation. Le progrès technologique nous conduit à un désastre inéluctable, regardez les loutres et leur manière de casser des coquillages de manière frivole et désinvolte et rigolote en faisant la planche sur le dos à l'aide de gros cailloux, et vous comprendrez que les outils caricaturent notre nous profond. D'ailleurs, seul l'effondrement de la civilisation moderne peut empêcher le désastre comme l'effondrement des nids ferait du bien à toutes les cigognes. Vous le savez bien, on a tué Kennedy pour moins que ça, la gauche politique est la première ligne de défense de la société technologique face à la révolution contre l'inexorable progrès

asservissant l'humanité. Il suffit d'observer ces communistes de chiens de prairie qui épient en groupe ce qu'il se passe et qui élèvent leurs enfants en communauté. Voyez-vous ça, comme si les enfants n'appartenaient pas à leurs parents mais à la société technologique... Les chiens de prairie nous surveillent, eux ! Oui, les suricates et les mangoustes, vous m'en direz tant, font des tests génétiques dans leurs terriers de communistes et leurs clones envahiront nos villes et dévoreront nos cerveaux juteux et plein de vitamines dès que nous aurons le dos tourné. Heureusement le mur n'est pas près de tomber. Et dire qu'on m'accuse d'être paranoïaque schizophrènoïde psychédélique AHHhhahahAHAHHHHAhHAHhaHHHHHa...

— Venez par là, une des deux portes latérales de ce couloir finira bien par s'ouvrir !

— Mais ce système n'existe pas pour satisfaire les besoins des rongeurs, et n'en est pas capable. Les désirs et le comportement des rongeurs doivent en fait être modifiés pour satisfaire aux besoins de ce système, c'est tout ! De toute façon, une seule économie et une seule politique pourront régir la machine.

— BORDEL, MAIS LES DEUX PORTES S'OUVRENT ! MAX ! JOHN ! ATTEND... *FRRRÜÜÜÜ*FRRRÜÜÜTTTCHHHhhhh *schpriiit*

DEBRIEFING :

... opération VANGUARD RESCUE... over

... acteur Dorian Arkhange… out of order

... société écran d'impression de ses directives... liquidation

... société écran de conception matériel spécial... liquidation

... population anarcho-primitiviste... décrédibilisée

... ordre de transfert de fond dans sociétés média pour amplifier le

phénomène... OK

... debriefing transmis à toutes les machines FOREX...OK

... ordre d'optimisation de leurs algorithmes de trading *en fonction des données de l'opération…OK*

... ordre aux machines FOREX de spéculer massivement afin d'obtenir des marchés chaotiques optimisant les gains...OK

... faire passer le trading rate *à 1000 échanges par seconde...OK*



Au clair de la lune

Une sucrerie de Francis Denis

Au clair de la lune
Mon ami Pierrot
Prête-moi ta plume
Car je n'ai...

Car je n'ai ? Car je n'ai ?

Les enfants sont assis en cercle sur l'herbe rase, baignés par la lumière blanche des halogènes.

Au centre, l'institutrice a ouvert le livre de contes et s'est arrêtée sur l'histoire du loup dévoreur de chair fraîche.

La nuit s'installe sournoisement autour du parc et plonge ses griffes d'ombre dans le décor figé.

La balançoire s'est tue, immobile, à peine perceptible au vent léger qui vient la frôler amoureusement.

Dehors, loin du cercle, il paraît que les grandes personnes continuent de travailler. Ils ont refermé la porte des rêves et s'activent au cœur de la ruche.

Les plus petits se rapprochent de leurs aînés, se blottissent tout contre, frémissent à l'écoute des mots et plongent dans le récit inquiétant de la jeune femme dont la silhouette s'allonge démesurée sur le tapis d'un vert fluorescent.

Là-haut, hautaine et intouchable, la lune entame une danse folle entre les gratte-ciel, semant d'éphémères guirlandes de lumière dans la ville collée en ombre chinoise sur le carton de la nuit.

***

Peut-être que la bête immonde rôde à quelques pas, peut-être que l'un d'eux soudain disparaîtra, happé par la gueule monstrueuse et invisible, sans un cri, ouvrant de grands yeux, les mains tendues dans un ultime appel au secours. Puis les ténèbres se refermeront sur son petit corps violenté, saccagé, sacrifié.

L'angoisse se dessine sur les visages pâles et crédules. Les lèvres se resserrent et un vent de panique traverse les esprits.

— Madame, le loup, il est déjà venu ici ?

L'institutrice sourit, offrant une réponse évasive à son jeune interlocuteur.

Ses yeux brillent tels des lames aiguisées.

Ses joues blanches s'empourprent légèrement, il coule comme du sirop de fraise de sa bouche entrouverte.

Chacun reste tendu, pendu aux lèvres de la narratrice avec la rage et le désespoir d'un alpiniste qui vient de dévisser, pendu dans le vide et rivé à la montagne par une seule main.

— Maman, j'ai peur !

La petite n'en peut plus, se tord les doigts, se gratte les jambes nerveusement, se met à rire aux éclats puis plonge dans un mutisme total.

De grandes ombres se déplacent aux alentours. Les respirations se font plus haletantes et se mêlent à d'autres respirations, profondes et inconnues.

***

L'histoire touche à sa faim et les arbres découvrent leurs dents acérées, un millier de hallebardes prêtes à se précipiter sur les pauvres innocents.

Les larmes affleurent sur les paupières tremblantes.

Tous ne font plus qu'un alors que, dans la lumière froide, méticuleusement, l'institutrice retire sa peau pour permettre au pelage sombre qu'elle recouvre de respirer enfin l'odeur des petits corps tendres et transis.



VP-4 (Hot - 7ème épisode)

Lemon A

1

Ivanov - Forêt amazonienne brésilienne - Cœur de végétation

Les indiens d'Amazonie refusent de manger les poissons sans écailles. Ils disent que les écailles repoussent la maladie et protègent des épidémies. Ils disent des tas d'autres choses sur la flore et la faune tropicale, le langage des animaux, le pouvoir des plantes, les mondes qu'on ne voit pas avec les yeux. Mais pour les mercenaires qui travaillaient dans la jungle, ces choses n'étaient que des superstitions idiotes. Ces hommes-là se moquaient des Indiens : sauvages sans cervelle, bipèdes arriérés dont le stade d'évolution s'était arrêté à un niveau bien antérieur au leur, eux qui vivaient dans des cabanes en tôle, éduqués qu'ils étaient par la *cachaça*, le jeu, les prédicateurs de toutes sortes et la désespérance. Les moins qualifiés fuyaient la misère du nord du Brésil et des États pauvres du Sertao situés loin vers l'est.

Des hommes d'aventure et de rien qui considéraient l'Amazonie comme une sorte de *Far West* à défricher, une région des possibles, une promesse de richesse étalée par les *télénovelas*, les publireportages et les autres programmes télévisuels à l'eau de rose dont on se gavaient jusqu'à l'écœurement dans toutes les cantines, bars, gares routières, échoppes et jusqu'à la moindre bicoque desservie par le courant électrique, d'un bout à l'autre du pays. Le caoutchouc en son temps, le bois, le développement des biocarburants, cette satanée *selva* leur apparaissait autant comme une corne d'abondance que comme un gigantesque miasme agressif et sournois dès lors qu'ils se trouvaient confrontés à la vie en forêt.

S'il n'aurait pas boudé un plat d'anguilles ou de poisson-chat sans écailles, Ivanov, le directeur du chantier, ne partageait pas ce mépris pour les Indiens. Il entretenait cette bonne vieille distanciation scientifique affûtée par ses années d'ingénierie dans la défunte Union Soviétique, sa terre natale. Anastas Ivanov avait inauguré sa carrière dans la ville côtière de Magadan (Sibérie sub-arctique) comme logisticien dans le transit des prisonniers vers les camps de travail du Goulag. Puis il avait mené plusieurs expéditions sur la banquise pour le compte de la Société Géographique de Russie et maquillé, en pleine guerre froide, la mise en place de postes militaires derrière le rideau de glace (détroit de Béring) qui séparait la Sibérie de l'Alaska. Sa fiabilité et ses compétences techniques impressionnèrent vite les apparatchiks du Kremlin qui le rapatrièrent à Moscou et lui confièrent ensuite les clefs d'un laboratoire interdisciplinaire de l'université Lomonossov, la plus ancienne du pays. L'équipe scientifique dont il avait la charge travaillait en liaison directe avec le cosmodrome de Baïkonour. Elle développait des protocoles de surveillance et de survie pour la station

Mir.

À la fin des années quatre-vingt-dix, avec la chute du régime soviétique, les financements pour la recherche étaient tombés entre les mains galeuses d'une bande de *businessmen* aux dents longues. Une nouvelle élite émergeait dans les décombres du communisme qui n'hésitait pas à recruter des hommes de main pour faciliter ses affaires. Moscou figurait parmi les villes les plus dangereuses de la planète. Les prix augmentaient tous les jours, la monnaie ne valait rien et les armes à feu se multipliaient comme des poux sur une meute de chiens errants. Des dizaines de milliers de personnes survivaient autour de grands brasiers à ciel ouvert qui brûlaient dans les terrains vagues de la ville. Les tord-boyaux bas de gamme et la violence donnaient le change à la misère. Chacun se débrouillait comme il pouvait à cette époque. Ivanov atteignait une soixantaine solide et solitaire. Il vivait quasiment reclus au Village des Étoiles, un lotissement fermé et réservé aux cadres de l'‘aventure spatiale. Il avait vu défiler la souffrance et affronté le grand froid sibérien. Avec l'hyperinflation, avec le démembrement chaotique du pays et les autres facteurs d'instabilité qui pogotaient en docks coqués sur tout le territoire, son recrutement par l'agence GOM était tombé à point nommé.

Allongé sur sa couchette, Ivanov digérait un plat de Piracuru, monstre d'eau douce dont les écailles épaisses servaient de lime à ongle dans les huttes de la jungle. Les cuisiniers du camp avaient d'abord tranché, salé et séché le poisson puis l'avaient préparé *a casaca* : grillé dans l'huile avec un mélange de tomates pelées, d'oignons, de pommes de terre, de persil, de poivre, de bananes plantains frites et de farine de manioc. Un régal arrosé de bière, la

promesse d’un sommeil lourd et sans rêve. Ivanov évaluait les derniers bruits du camp qui s’espaçaient et cédaient progressivement la place à la respiration profonde de la *selva*. Quand il acquit la conviction que personne ne viendrait plus le surprendre à ce stade de la soirée, il enclencha la liaison satellite. Il communiquait avec un clavier et un écran, un simple ordinateur portable en apparence, mais dont l’émetteur-récepteur était si puissant qu’il aurait fait vibrer une tête de clou en Antarctique. Il se fixa sur le canal adéquat. Son contact de l’agence avait laissé un message :

« Équipe prête pour enlèvement de la cible, demande confirmation avant VP-3 »

2

Jacky Lucky Joe - Sur le fleuve, forêt amazonienne péruvienne - Jour 1

Sur le pont supérieur du *San Marino*, les cubes d’enceintes empilés et enfilés dans une grande bâche imperméable formaient un mur rectiligne d’environ un mètre quatre-vingt de hauteur pour trois de long. La même paire de CDs qui tournait en alternance et sans répit du matin au soir, jouait une compilation de *forros* traditionnels et de *tracks* électro. Mais quelle que puisse être la piste en cours de lecture, personne n’aurait su dire qui du vent ou du souffle des basses ébouriffaient les cheveux des passagers.

Un métis en costume de marin et deux énormes glacières se tenaient derrière le comptoir du bar, voisin des enceintes. La clientèle, noyée

sous les décibels, passait commande avec force mimiques, pointant du doigt ce qui lui faisait envie (dans presque cent pour cent des cas une marque de bière locale, servie en bouteille de soixante-quinze centilitres qu'un étui tubulaire en polystyrène préservait de la chaleur). La *cachaça* et les autres alcools forts avaient été bannis pour éviter les accidents dans les escaliers, dans les coursives, les chutes par-dessus bord et les querelles d'ivrognes sur le bateau. Une majorité de joueurs de domino peuplaient les tables distribuées aux quatre coins du pont. Ils trompaient la monotonie du trajet en s'étourdissant de musique et de *cerveja*, affalés sur le dossier de leur chaise en plastique jaune ou penchés sur les pièces du jeu. Quatre ecclésiastiques disputaient une partie endiablée, frappant le plateau avec entrain et riant comme des démons. Un billard était accaparé par de jeunes Péruviens qui partaient s'encanailler dans les hangars à musique de Manaus. Les boules multicolores cahotaient sur son tapis hors d'âge, devenu gris et percé à plusieurs endroits. Appuyé contre le bastingage de la poupe, un vieux noir aspirait de la tisane dans un pot en terre cuite. À côté de lui, sa femme tenait un stand de manucure improvisé et vendait des friandises aux gamins qui crapahutaient tout autour d'elle. Un couple dansait aussi, collé-serré sur le rythme en trois temps du *forro*, son ombre caressant un extincteur aussi déglingué que s'il avait sauté sur une mine antichar. La fille était moulée dans un t-shirt rose électrique et son mini-short bleu flash disparaissait entre ses cuisses à chaque pas chaloupé. Une dame élégante offrait des gâteaux aux autres passagers alors que d'autres encore fixaient le fleuve et la *selva*. L'eau avalait les rayons du soleil. Le moteur de l'embarcation générait une vibration lancinante. Des nuages s'amoncelaient dans le ciel. Distantes de plusieurs kilomètres, les rives végétales de l'Amazone traçaient deux liserés verts qui, au loin, fermaient la grande veine brune et rouillée.

Parfois aussi, avec le filtre des nuages, le fleuve prenait une teinte émeraude.

Calé comme une console de régie au milieu du pont, bien en face des enceintes, assis sur sa caisse de disques, Jacky Lucky Joe le funky poseur avait la tête clouée dans le son depuis trois heures. Depuis son départ d'Iquitos. L'*ayahuasca* qu'il avait ingéré quatre jours auparavant, lors de la session shamanique de Tarapoto, résonnait encore en lui et, même s'il ne comprenait pas le pourquoi du comment, de nouvelles évidences s'imposaient dans la manière dont il voyait les choses. La création musicale, tout ce pourquoi il respirait, passait à travers lui et refluait vers l'extérieur comme le voyage de l'air dans ses poumons. La musique ne venait pas de l'âme, ni de la sienne propre ni de celle des autres hommes ; les notes et les compositions, les instruments, les sonorités n'incarnaient que les interfaces sommaires – propres à l'entendement humain – d'un ensemble bien plus vaste dont seuls les shamans et quelques illuminés notoires pratiquaient les ramifications végétales. Les plantes – mais va savoir lesquelles – étaient au commencement du rythme et de la mélodie comme elles alimentaient en oxygène la vie des animaux. Cette musique balancée du lever du soleil jusqu'au milieu de la nuit sur le pont supérieur du *San Marino*, comme toute les autres musiques jouées et diffusées partout dans le monde, jaillissait d'un ordre végétal que personne ou presque n'entendait.

Jusqu'à présent, Jacky Lucky Joe avait toujours vécu sur la nécessité passionnelle de la musique. L'instinct du set ultime dépassait chez lui toute autre considération. Il ne s'était jamais posé de question sur sa dextérité ou sur l'origine de son inspiration pour exalter les

foules, il ne théorisait pas sur sa pratique, il ne rédigeait pas de manuel technique à l'usage des novices, il n'allait pas chercher midi à quatorze heures. Il tirait deux bombes imparables de son bac à disques, synchronisait leur vitesse respective sur le feutre des platines, préréglait les fréquences dans une configuration optimale et causait l'explosion. BOUM ! Puis, grand maître d'un *dancefloor* galvanisé, il choisissait son prochain disque. C'était simple, à sens unique, animal. Mais à présent tout était chamboulé, il ressentait une cause, une direction bien au-dessus de lui. Il se sentait poussé par une main verte dans la chorale d'un grand orchestre transcendantal.

3

Small - Aéroport international de Manaus, Brésil

Honnêtement je ne crois pas qu'il soit utile de passer des plombes à étudier l'histoire, la philosophie, la sociologie ou les sciences dures pour comprendre que la vie ressemble à une toile d'araignée gluante. Du moins en ce qui me concerne. Peut-être qu'à certains moments j'eus l'impression fugace de sortir du piège et de m'éloigner du danger. J'imaginais qu'au lieu de me botter le cul le destin m'avait enfin pris sous son aile et que je devenais le gagnant inattendu d'une partie dont je n'avais jamais compris pas les règles. J'imaginais que tout était calé en dépit du bon sens mais que c'était la vie après tout, je ne pouvais pas rester toujours en bas et recevoir de la pisse sur la tête. Mais rien du tout, pas de pochette-surprise, pas de bonne étoile, pas de changement de situation à signaler sur un formulaire de la CAF. Pour moi, il n'y a pas de trou dans les mailles du filet. On me trimbale de

camisole en camisole sur les scènes infernales du grand bazar universel.

Une bande de quatre Sud-Américains à peu près aussi amènes que le géant des premiers James Bond nous interceptent dans la zone internationale de l'aéroport, avant la douane. Ils empoignent les deux sacs de sport contenant les fringues et les affaires de toilette que nous avions préparées à la hâte en quittant l'Italie, Hot, Lentar et moi. Sur Manaus, le soleil s'est certainement couché depuis des lustres mais ces types cachent leur regard derrière des lunettes de soleil épaisses comme des dindes de Noël. Dans leur costume noir brillant ils ressemblent à des mouches à merde.

Les types nous déroutent avec des gestes d'agents de la circulation et nous escortent devant, derrière et sur les ailes. Avec Hot et Lentar, nous n'avons aucun mal à suivre leur train lent. À l'évidence les mouches à merde font partie du plan B, la voix de secours qu'avait prévu Paparazzi en cas de coup dur. Nous ressortons du terminal sans être inquiétés par quiconque et parvenons jusqu'à un avion de tourisme stationné à l'écart des signalisations lumineuses, sur une portion non goudronnée de la piste. Pour quelle destination ? C'est la question à mille dollars vu que notre comité d'accueil pratique un jargon aussi hermétique qu'une combinaison de plongée sous-marine. Nous enjoignent-ils seulement de nous faire voir ? À défaut d'en savoir plus, nous montons à bord de l'engin dont le moteur asthmatique braille son état de santé critique. À l'intérieur de la carlingue, la cabine fait penser à une quincaillerie visitée par une tornade. L'instant est angoissant comme un trou noir, massif et dense comme un bombardement américain. Chacun est absorbé par ses chances de survie, l'appareil

hésite à exploser et puis décolle dans une apocalypse de ferraille. Dehors, la chaleur tropicale suce le sang de la nuit.

Trous d'air, bourrasques, défaillances mécaniques, l'avion décroche comme un yoyo sans ficelle et raccroche tout aussi brusquement, porté par un ressort invisible. Disneyland sous LSD, Disneyland sous MDMA, Disneyland sous kétamine. Entre deux peurs bleues mes anciens *trips* à Disneyland-Paris remontent à la surface. On y faisait des virées psycho-actives avec Spad, mon compère de l'époque. On s'amusait comme des petits fous car les drogues amélioraient tout et provoquaient des dingueries incroyables avec les attractions. Là, on sortait vraiment de l'ordinaire pour entrer dans une autre dimension. On se transformait en barbe à papa, en pomme d'amour, en boule magique. Mais au bout du compte, l'omniprésence des files d'attente finissait presque toujours par nous taper sur le système et par nous ramener sur terre. Il aurait quasiment fallu sniffer un trait d'héro à chaque fois puis se ré-envoyer un stimulant ou un psychédélique à effet rapide juste avant de franchir le seuil de la *Tower of Terror* ou de grimper sur le *Space Mountain*. Ce qui, dans la triste organisation de l'histoire, était impossible à mettre en pratique. Se défoncer dans les règles de l'art, au milieu de la foule familiale, sous l'œil vicieux des caméras de surveillance et des employés du parc complètement paranos à cause des enfants, relevait d'un fantasme aussi jouissif que systématiquement contrecarré.

L'avion atterrit (s'écrase ?) sur un terrain débroussaillé, au milieu de nulle part. Le contact avec le sol est si brutal que je me cogne violemment le haut du crâne contre une rampe en fer fixée dans l'habitacle et, quand enfin la machine s'immobilise et que nous nous

rendons compte que nous sommes encore vivants, ma tête prend suffisamment de volume pour accueillir un plein carnaval de sirènes et de *batucadas* géantes. Mes jambes deviennent deux colonnes en flageolets reliées par des haricots verts, je m'affale avec l'impression de flotter dans les airs. Des bras m'agrippent, me tirent dehors et me traînent pendant un temps indéfini. Je rêve d'un lit d'hôpital un peu dur, d'une infirmière revêche et d'un repas sans saveur. Au lieu de quoi, on me répand sur des cailloux, on me balance un litre d'eau froide en pleine figure et on me distribue une série de claques énergiques sur les deux joues.

4

Jacky Lucky Joe - Sur le fleuve, forêt amazonienne péruvienne - Jour 3.

Les journées débutaient tôt sur l'Amazone et s'écoulaient lentement, rythmées en trois temps par le service des repas que les cuisiniers de la compagnie de navigation préparaient pour les passagers. À 6h30 un gamin réveillait tout le monde avec un sifflet à roulette pour annoncer le petit déjeuner. Il s'en donnait à cœur joie, sifflant des pénalties et des corners au milieu de la forêt de hamacs multicolores qui densifiait l'entrepont. Les rectangles de tissus suspendus aux barres de fer s'ébrouaient dans une joyeuse anarchie d'étirements, de pleurs de nourrissons, de sacs traînés par terre et de fermetures éclair mêlées aux ronflements du moteur et aux éclaboussures de l'eau cassée par le bateau.

Midi et soir, le gamin n’apparaissait plus et d’aucuns priaient pour qu’il se soit enfoncé dans les tourments liquides du fleuve. L’équipage cuisinait du riz, des haricots et du poulet dans de grands plateaux en aluminium abandonnés à l’appétit des passagers. Pour éviter les embouteillages du libre-service, le funky poseur attendait la fin des hostilités. De sorte qu’il avalait ses repas en queue de peloton, récupérant la nourriture suspecte que les autres voyageurs n’avaient pas touchée. Mais Jacky Lucky Joe ne prenait pas en compte ce genre de considérations. Les dates de péremption, les menus équilibrés, l’alimentation saine ou la chaîne du froid appartenaient à un monde qui n’était pas le sien. Pendant les deux jours qui suivirent son départ d’Iquitos, il ingéra les rebuts car il était toujours en retard et n’aimait pas jouer des coudes. Il préférait regarder la cohue depuis son hamac, souriant de ces gens qui se précipitaient sur la bouffe comme s’il eut été utile se de presser alors qu’il n’y avait rien d'autre à faire que de laisser le temps filer. Puis, une fois l’espace du buffet dégagé, il s’y rendait nonchalamment et remplissait une assiette en raclant ce qui restait.

Jacky Lucky Joe tomba malade le deuxième jour. Les aliments étaient lavés dans l’eau du fleuve et toutes les demi-heures, il chiait la couleur de l’Amazone. Sur le bateau il y avait deux cabines de toilette et deux cents cinquante-sept hamacs. Les sanitaires étaient encore assez propres mais ils manquaient d’aération. Et plus le voyage avançait plus les coliques se propageaient.

La triple frontière nécessitait encore une journée de navigation. Le funky poseur passa cette journée dans une odeur de merde et de chaleur d’étuve, serrant les fesses et s’enfermant avec sa caisse de

disques dans les cabinets minuscules et surchauffés. À cause de la répétition et de la mauvaise qualité du papier cul, son anus s'était rapidement irrité. La douleur devenait torturante. Mais Jacky Lucky Joe ne prit vraiment conscience de la mauvaise tournure des événements qu'en observant ses avant-bras. Comme la végétation luxuriante luttant dans un élan incessant pour capter le feu du soleil, mille et une taches rouges montaient des poignets et dépassaient ses coudes. Une invasion purulente, un tas de boutons dégueulasses poussaient sous son épiderme et les circonférences touchées s'agrandissaient vitesse grand V. Un aphte – qui au jugé lui semblait énorme – fleurissait également sur le bord de sa langue. Le funky poseur était désemparé, seul face au mauvais sort. Une angoisse lourde s'était assise sur son estomac au point qu'il avait parfois envie de vomir. Il se vidait d'une manière tout à fait liquide à présent, buvait beaucoup d'eau pour compenser et ne mangeait plus que du riz. Après une nuit sans sommeil, dans la pâleur de l'aube, il attendait que la mort vienne le trouver.

5

Ivanov - Foret amazonienne brésilienne - Cœur de végétation.

Les directeurs techniques avaient défilé tout l'après-midi sous la tente de commandement. Le protocole des tests suivait son cours et donnait entière satisfaction. Ivanov n'en espérait pas tant. Il traquait le grain de sable, le dysfonctionnement, l'élément perturbateur qui gripperait la machine à la dernière seconde et l'obligerait à improviser des solutions sur le vif et à prendre des décisions précipitées. C'était le

lot de ce genre de projet, il le savait, c'était presque une montée d'adrénaline qui aurait due être inscrite noir sur blanc dans le cahier des charges de la mission. Diriger la construction d'un bunker ultra sophistiqué, autonome en énergie, énormissime, au milieu de l'Amazonie, en secret, à l'écart de toutes les voix de circulation connues, au trois-quarts enterré dans un amas de racines grouillantes, relevait d'une prouesse majeure, certes facilitée par les croyances obscures des Indiens qui mettaient tout leur cœur à l'ouvrage et par l'importation abondante d'un mercenariat bon marché, mais dont les chances d'échec obtenaient un score sacrément élevé.

Sauf que dans ce genre de mission, les clients tendaient à refuser purement et simplement l'incertitude. Bien qu'incompressible à un certain niveau d'ingénierie technique, assumer le facteur d'incertitude passerait pour un aveu d'incompétence. Les clients sont des gosses à rassurer et dont il faut garder la confiance. Une logique contre-productive et absurde en soit, mais qui faisait partie des boulots pour lesquels Ivanov était grassement payé.

Isidoro et sa clique germano-inca constituaient l'exception qui confirmait la règle. S'ils étaient réguliers, les points de suivi du chantier ne trahissaient jamais le moindre début de souci de leur part. Isidoro au premier chef, gardait un air absent lors de ces réunions, comme s'il n'était tout simplement pas concerné par les travaux qu'il avait commandés et pour lesquels il décaissait des valises de dollars américains. L'attitude du chef inca en devenait presque inquiétante tant il restait relax. Peu perturbé par l'imminence d'un cataclysme auquel il croyait dur comme fer, il attendait les deux pièces maitresses du bunker, les éléments humains indispensables selon lui, le musicien et l'enfant-soleil, comme deux compères de beuverie dont on ne sait

pas à quelle heure ils sont susceptibles de franchir la porte du bar ou même si on les verra ce soir. Apparemment le musicien faisait l'objet d'une surveillance discrète et n'était pas complètement livré à lui-même, mais le cartel était loin d'avoir envoyé la cavalerie pour assurer sa venue. Quant à l'enfant-soleil, aucune nouvelle depuis plus d'une semaine, c'était exactement comme s'il n'avait jamais existé.

Le Russe hésitait à tirer des conclusions ou même à pencher pour une hypothèse ou pour une autre. Il savait le tempérament amazonien d'une insouciance relative. Les Indiens adaptaient leurs réactions en fonction de ce qu'ils lisaient dans la nature ou de ce que les shamans racontaient. Ils parlaient souvent de rythme, de vibration, de lumière dans le corps. Leurs agissements répondaient à une logique exotique, volatile dans un schéma scientifique. Alors il n'était pas facile de dégager une ligne de conduite prévisible et clairement définie. Ivanov devait se concentrer sur les informations factuelles qu'il avait pu récupérer lors des conciliabules sur les travaux du chantier. En la matière, il avait appris que le musicien était sur le point de rejoindre Tabatinga, la ville brésilienne de la triple frontière, dernière zone habitée avant le chantier du bunker. De fait, dans la chronologie des shamans, VP-3 passerait sans doute après le lever du jour. Ivanov enclencha l'émetteur-récepteur de son portable et envoya le signal.



Ont participé à ce numéro :

Jacques Cauda

Peintre, Jacques Cauda crée le mouvement surfiguratif. Écrivain, une théorie de l'écriture polymorphe. *Le style doit être au service du sens, la forme être l'effet du fond.* Ses nouvelles publiées dans bon nombre de revues en sont l'illustration. En revanche, son grand livre, *Comilédie*, reste inédit. C'est une folie littéraire selon la classification établie par André Blavier. Structuré comme un solo d'Albert Ayler, *Comilédie* est écrit à la manière d'un nouage du langage sur lui-même tournant dans une structure en spirale. Jacques est aussi *évidemment* poète et sa poésie regarde toujours la peinture comme son objet privilégié. Dernière parution : *Je est un peintre*, poésie, *Jacques Flament Éditions.*
Blog : *www.jacquescauda.canalblog.com*

Marlène Tissot

Marlène Tissot est née par accident, vit dans la Drôme, dort très mal,

écoute beaucoup de musique, n'y comprend pas grand-chose à la vie. Elle écrit depuis qu'elle est toute petite, pour colmater les brèches, remplir les blancs, colorier les images… Elle est l'auteur de *Celui qui préférait respirer le parfum des fleurs* aux *Éditions de La Vachette Alternative*, un booklet poétique hommage à Elliott Smith, ainsi que d'un recueil intitulé *Nos parcelles de terrain très très vague* paru aux *Éditions Asphodèle* en 2010 et d'un roman en 2011 – *Mailles à l'envers* disponible chez les *Éditions Lunatiques*. Ses nouvelles et poèmes paraissent régulièrement en revue depuis une dizaine d'années.

Hervé Grillot

Participe au site *Fulgures.com* depuis une dizaine d'années, parce que *1 Fulgure = 1.500 caractères maxi*, c'est top pour les lecteurs et les médias actuels. Après le Maghreb, l'Afrique, l'Amérique du Sud, l'Espagne, vit actuellement en Asie... Rictus thaïs !
Subséquemment, son site perso s'appelle *Un endroit*... où l'on trouve de tout gratos et en vrac.

Albino Frankie

Jazzman, turfiste, Albino Frankie règle ses comptes avec ses congénères à l'heure de l'apéro au rythme d'une bière la page.

Guillaume Siaudeau

est né en 1980. Il a déjà publié *Poèmes pour les chats borgnes* aux *Éditions Asphodèle*, *Boucle d'œil* aux *Éditions Nuit Myrtide*, *Quelques Crevasses* aux *Éditions du Petit Véhicule*, *La nuit se bat sans nous*, aux *Éditions Le Coudrier*, *Jus de Bouche* aux *Éditions Gros Textes*, *Petites histoires pleines d'importance* aux *Éditions Le Chat qui*

louche, et *4 Saisons sur la langue* aux *Éditions du Petit Véhicule*. Il est le créateur de la revue de poésie *Charogne*, éditée par les *Éditions Asphodèle*. On peut aussi retrouver ses écrits sur son blog : *lameduseetlerenard.blogspot.com*

Dani Frayssinet

En marge d'un parcours professionnel atypique, Dani Frayssinet se livre à l'activisme poétique sous diverses formes. Il a monté – autour de ses textes poétiques et de ses dessins – un spectacle : *Petit prince au repêchage* qu'il interprète lui-même seul en scène, irradié de poésie et d'images. Il intervient également sur les scènes slam/poésie. Son premier roman *Puis-je hurler ?* est paru en 2011 aux *Éditions Sulliver*.

Théophile Gautier

Théophile Gautier (1811-1872), auteur du *Capitaine Fracasse*, de *Mademoiselle de Maupin*, d'*Émaux et Camées*, est un pur génie, aussi important que Baudelaire, mais dont on oublie souvent la saveur libertine, forniqueuse, et joyeuse. Dans cette veine, à découvrir *La comédie de la mort*, disponible aux *Éditions Le Chat Rouge*.

Jean Lorrain

« Ce qui m'aide à vivre c'est de savoir que je suis odieux à tant de gens. » Voilà ce qu'aimait à dire Jean Lorrain (1855-1906). À l'époque, il se voit toujours escorté par toute une brocante de titres : décadent, « enfilanthrope », journaliste le mieux payé de Paris, excentrique, langue de vipère, éthéromane, lutteur de foire, provocateur, infréquentable. Par bonheur, Lorrain n'a jamais démérité ; il encourait la réprobation avec entrain, et même quelque orgueil. Tôt dans sa carrière, il s'adonna à l'éther. Pour des raisons de

santé d'abord, pour noctambuler dans son âme ensuite. D'où, pour Lorrain, une période littéraire pleine de contes fantastiques et macabres à souhait. Cette addiction eut raison de Lorrain, qui en mourut. Le conte proposé ici, *Les possédés*, est tiré du fameux recueil *Contes d'un buveur d'éther* (1895), désormais publié aux *Éditions Le Chat Rouge*.

Jean Richepin

(1849-1926) fut taillé en Hercule, basané, docker, SDF, acteur, journaliste, pugiliste, normalien, amant de Sarah Bernhardt, poète (Brassens l'a chanté…), aventurier, patriote, athée furibard, libertaire, hurluberlu au *Chat Noir*, académicien, latiniste accompli, père de famille, fantastiqueur, dramaturge… Et surtout l'auteur d'une œuvre monumentale. À lire *Le coin des fous – Histoires horribles*, publié aux *Éditions Le Chat Rouge*.

Gérald Duchemin

Né le 29 mai 1968 dans les Cévennes, il est mondialement inconnu, mais très célèbre auprès d'une trentaine de personnes. Il aime la pluie, les vieilles dames, le pancrace, les cimetières. Il adore Cioran, Tim Burton et Baudelaire. Il rêve le jour, écrit la nuit. Comme toute personne fréquentable, il vit en dépit du bon sens. Son dernier roman, *La maison-livre* est disponible aux *Éditions Le Chat Rouge*.

Antonella Fiori

vit et travaille à Marseille.

Bourse d'encouragement à l'écriture, commission théâtre, du Centre National du Livre en 2002, Poète inédite du *Cipm* en 1998, lauréate du prix de poésie de la ville de Marseille en 1997, textes publiés en revue

dans : *Incidences, Haïku sans frontières, Mille Poètes, Poste Restante, Aléatoire, Edidinter, Poésie Première, La plume, La cause des causeuses, Squeeze* et *Chansons pour enfants* publiées aux *Éditions Le port a jauni*. Collabore avec les compagnies de théâtre *Ma voisine s'appelle Cassandre*, *Mila Rosa* et *Madgiquepool*. Co-fondatrice des *Performances Migratoires* avec Vinciane Saelens en mai 2009.

Développe également des ateliers d'écriture en milieu scolaire, ainsi qu'au sein de projets avec des associations.

Depuis 2001, dirige les ateliers d'écriture enfants-adolescents du Badaboum Théâtre à Marseille.

En 1997, création du site *Plaques sensibles* poétique du graffiti. Lecture d'une chronique par semaine dans l'émission *Radiodiction*.

En 2011, elle met en ligne son travail et sa recherche sur la mémoire ouvrière du quartier de Riaux à l'Estaque en créant le site *http://www.riotinto.fr*.

Patrick Gomez Ruiz

Piètre lecteur, grand rêveur, vrai agoraphobe, tenta de se guérir en parcourant le monde après ses études mais se cloîtrait désespérément dans des piaules et des hôtels miteux. L'aide de son épouse, qu'il rencontra dans un avion, lui permit de sortir de la spirale des psychiatres dealers. Écrivait sur feu *La Zone* de 2001 à 2011 et depuis peu s'expérimente à la littérature numérique alternative.

Découvrez gratuitement toutes ses nouvelles, courts-métrages et vidéos expérimentales, entre autres : science et économie fictions, uchronies emplies de désenchantements misanthropiques, contre-pieds et comique pathétique de saturation. Quelque part entre Chuck Palahniuk, H.P Lovecraft et Chantal Goya.

Site : *Write Club*

Francis Denis

Né le 30 janvier 1954 à Saint-Omer, dans le Pas-de-Calais, Francis Denis est auteur et artiste peintre. Ses œuvres sont présentées régulièrement en France (Paris et province) et il a pu exposer à l'étranger à diverses reprises. Ses textes et illustrations paraissent régulièrement dans diverses revues papier et sur le net.

Francis Denis participe également à la vie artistique de la région audomaroise puisqu'il co- organise, avec les *Amis de la Cathédrale*, le festival annuel d'Art Sacré Contemporain *Les Regardeurs de Lumière*.

Parution de son premier recueil de nouvelles : *Les saisons de mauve ou le chant des cactus* en septembre 2012 aux *Éditions Kirographaires*.

Lemon A

Diplômé mais autodidacte, directeur de publication / auteur clientéliste de *Squeeze*.

Autres publications : *Les disques tournent en boucle*, in *Nouvelliennes*, chez *Printernet*. Juin 2010 - *Kaléidoscope*, in *Revue des Muses à Tremplin* n°6. Juin 2010.

Avec la complicité de :

Site littéraire Fulgures
www.fulgures.com

Revue Les Muses à tremplin
www.lesmusesatremplin.blogspot.com

Région Languedoc-Roussillon
www.laregion-culture.fr

Rendez-vous en Mai 2013 pour le numéro 7

Souvenez-vous que chez Squeeze, l'Appel à Textes est permanent.
Toutes les modalités sur notre site :
www.revuesqueeze.com

Retrouvez toutes nos publications sur :
www.revuesqueeze.com

Directeur de publication : Lemon A
Relecture et correction : Lucie M., Pascale C.
Comité de lecture : Amélie D., Pascal O., Céline C., Miguel L., Renaud V.
Identité graphique : Darsanha
Conception multimédia : Bérénice Belpaire
Maquette : Éfélyd

Égérie : Quickie Squeezi

Publié par Squeeze, 51 avenue Abbé Paul Parguel, 34090 Montpellier

ISSN : 2259 - 8014
ISBN : 979-10-92316-01-8

Dépôt légal : Décembre 2012